97-84210-15

Sovieshchanie chlenov Rossiiskago...

Mémorandum: Les prisons sovi´etiques

Paris

1921

97-84210-15
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

308
Z
Box 865

Soveshchanie chlenov Vserossiĭskogo uchreditel'nogo sobraniia, Paris, 1921. Comité exécutif.

~~Conférence des membres de la~~ constituante de ~~Russie.~~ Comité exécutif.
Mémorandum: Les prisons soviétiques. Paris, 1921.
40 p.

1. Prisons - Russia. I. Title: Les prisons soviétiques.

RESTRICTIONS ON USE: Reproductions may not be made without permission from Columbia University Libraries.

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35 mm REDUCTION RATIO: 11:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 10-6-97 INITIALS: AP

TRACKING # : 28502

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

Comité Exécutif de la Conférence des Membres
de la Constituante de Russie

MEMORANDUM

Les Prisons Soviétiques

SOS
Z
BOK 84 S

PARIS
—
1921

Comité Exécutif de la Conférence
des Membres de la Constituante de Russie

179, rue de la Pompe, Paris.

MÉMORANDUM

LES PRISONS SOVIÉTIQUES

PARIS
—
1921

F 490 B

Imprimerie «PRESSE FRANCO-RUSSE», 216, Bd Raspail, Paris.

HEC JUL 13 1955

Les Prisons Soviétiques.

La Russie est devenue une prison immense. Des millions de gens y meurent à la suite d'une sous-alimentation, des millions de gens y meurent de faim et de maladies. La férocité du gouvernement est sans bornes. A la seule fin de garder son pouvoir, il réprime impitoyablement toute manifestation de la pensée libre, toute activité, si même elle a lieu en faveur des affamés. Ce pouvoir oligarchique, affolé, trouve dangereuse toute activité indépendante et la supprime sans aucun égard. Il jette des milliers d'hommes en prison et les fait languir des mois et des années dans des conditions effrayantes. Ces conditions peuvent être jugées d'après les récits des Américains relâchés tout récemment de la prison de Boutyrki à Moscou et d'après celui de M. I. Otchakovsky qui vient de s'échapper de la même prison. Nous croyons nécessaire de mettre les deux documents en question en tête de notre mémorandum : nous venons de les recevoir et ce sont aujourd'hui (octobre 1921) les derniers renseignements que nous possédons sur les prisons soviétiques. Ils sont assez éloquents.

I.

On sait que les bolchéviks ont accepté les conditions posées par l'Amérique en fait du secours aux affamés et qu'ils se sont empressés de satisfaire la première réclamation des Etats-Unis, en délivrant incessamment tous les citoyens américains détenus dans les prisons de Moscou. Il y en avait six.

Voici ce que raconte l'un d'eux : (*Volia Rossii*, N° 242, 30 août 1921.)

« Vous m'interrogez au sujet de ma vie de prison et de mes impressions? Il y a maintenant beaucoup d'étrangers dans les prisons de Moscou et partout en Russie. Esthoniens, Lettons, Bohémiens, Hongrois, Autrichiens, Yougo-Slaves, Polonais, pas mal d'Allemands, très peu d'Anglais, presque pas de Français. La plupart d'entre eux s'y trouvent simplement puisqu'étant d'origine étrangère, sans qu'aucune inculpation pèse sur eux. Il y a parmi eux beaucoup

d'anciens prisonniers de guerre qui y restent depuis la grande guerre. La situation des anciens citoyens autrichiens est particulièrement pénible, puisqu'il ne se trouve personne pour défendre leurs intérêts. La situation des Hongrois surtout, des Autrichiens et des Yougo-Slaves ensuite est à peu près insupportable. Je ne sais pourquoi les Esthoniens, eux aussi, se trouvent dans une situation déplorable.

« J'ai pu voir beaucoup de prisonniers d'Etat. Les socialistes étant actuellement les seuls détenus — ou peu s'en faut — dans les prisons soviétiques, — parler des prisonniers d'Etat veut dire parler des socialistes (socialistes-révolutionnaires, mencheviks, socialistes-révolutionnaires de gauche et anarchistes). A partir du mois d'avril commencèrent des arrestations innombrables de socialistes et de tous ceux qui étaient en rapport avec eux. A deux reprises, les bolcheviks ont fait envahir la prison de Boutyrki et assommer de coups les détenus. C'est que les détenus politiques avaient su s'imposer au respect de l'administration de la prison et avaient acquis une autorité morale à ses yeux. »

Tout cela est raconté de façon plutôt tranquille. Ici seulement la figure de l'Américain s'anime, ses yeux lancent des éclairs.

« Moi, qui y ai assisté, je ne me crois pas le droit de passer sous silence ce qui s'est passé à la prison de Boutyrki le 28 avril lors du « châtiment » infligé aux socialistes par la Tchéka.

« J'ai vu bien des choses terribles pendant mon séjour à la prison — des choses contre lesquelles on pourrait et devrait protester. Pourtant on les conçoit quand même comme une lutte dans laquelle le plus faible succombe. Mais une cruauté pareille, organisée de sang-froid, d'une absurdité et manque d'humanité absolus, appliquée à des gens malades, affaiblis déjà par leur séjour dans les prisons tsaristes — non, vraiment, je n'ai jamais rien vu de pareil. Il faut en parler à haute voix, il en faut appeler à l'opinion publique de l'Europe.

« La situation des prisonniers d'Etat, surtout des membres du Comité Central du parti socialiste-révolutionnaire, est actuellement des plus pénibles. Ils se trouvent toujours dans un isolement rigoureux; depuis quelque temps les entrevues leur sont refusées. Avant l'attaque dont la prison de Boutyrki fut l'objet, les représentants de la Croix-Rouge étaient autorisés à y venir; actuellement ils n'en ont plus le droit. A la prison de Taganka les détenus politiques sont séparés des autres dans un local dont l'étage inférieur n'est pas chauffé; l'hiver on ne pourrait pas y tenir. Dans les prisons provinciales, à Orel, Jaroslav, etc., la situation est plus désolante encore, certains détenus transférés le 28 avril n'ont pu être retrouvés nulle part en province, et leur sort reste absolument inconnu.

« *Je suis convaincu que dans les conditions indiquées, la plupart des détenus politiques mourra.* Il y en a beaucoup parmi eux qui dès à présent sont gravement malades. Sans une intervention en leur faveur ils périront sans aucun doute. »

Et voilà le récit d'un autre témoin oculaire, le capitaine Kilpatrick, membre, lui aussi, de la Croix-Rouge américaine.

Le capitaine Emmett Kilpatrick arriva à Paris après avoir bénéficié de l'amnistie Hoover.

« Ne pensez pas à moi. Pensez aux centaines de milliers d'autres êtres qui se trouvent jusqu'à présent dans l'enfer des prisons russes et qui meurent du typhus, du choléra et de la phtisie sans secours médical et sans apparence aucune de conditions sanitaires décentes. De ceux-là il y en a au moins 200.000 à Moscou et ils sont originaires de toutes les parties du monde. » C'est ainsi qu'écrit le capitaine Emmet Kilpatrick de Uniontown, arrivé hier à Paris de Riga, où il avait passé trois semaines après avoir été relâché de la prison Boutyrki à Moscou après neuf mois et demi de détention. (*New-York Herald*, 6 septembre 1921.)

Le capitaine Kilpatrick fut tout d'abord arrêté par les Russes, le 7 octobre 1920, pendant qu'il était au service de la Croix-Rouge américaine dans le Midi de la Russie. Ayant obtenu les assurances de Béla Kun qu'il serait rapatrié, il arriva à Moscou où il fut incarcéré sans aucun interrogatoire ni explication. L'accord entre la Commission Hoover et les Soviets le remit en liberté le 7 août.

Le capitaine Emmett Kilpatrick apporte avec lui l'histoire vivante de la terreur dans les prisons russes.

Quand le capitaine Kilpatrick arriva tout d'abord à Moscou en attendant le permis de rentrer en Amérique il passa la première nuit à l'hôtel. Le lendemain matin il fut arrêté sous l'inculpation d'être un espion américain et on lui dit qu'il allait être traité en conséquence. Avant son départ pour la ville il eut une longue conversation avec Béla Kun, qui lui promit la liberté. Mais la police de Moscou ne voulut rien entendre; il fut jeté à la prison de « Loubianka n° 2 », où il partagea une cellule avec six autres personnes. Les détenus reçoivent deux repas par jour, dont chacun se compose d'une mince tranche de pain noir et d'une bouillie « au poisson », mais sans le poisson. Le résultat en fut que Kilpatrick, comme les autres, fut atteint de scorbut. Après dix jours de détention il fut mis devant les juges et subit un interrogatoire. Il rapporte que le traitement fut extrêmement sévère pour les étrangers tout aussi bien que pour les Russes.

Dans la cellule des condamnés à mort

Au mois de décembre il fut transféré à la prison Andréanowsky. Il y resta jusqu'au 14 avril quand, sans qu'on lui en donnât la raison, il fut de nouveau transféré à la prison de Loubianka, mais cette fois-ci dans la cellule des condamnés à mort.

La cellule se trouvait à une profondeur de vingt pieds sous terre avec un pavé de pierre gluant et une éternelle odeur de lieu d'aisance, qui rendait les habitants de la cellule malades.

Il y avait 29 personnes dans cette petite cellule. Tous les jours

on emmenait quelqu'un pour l'exécuter. Chaque matin le capitaine Kilpatrick pensait que son tour était venu. Mais le 29 avril il fut transféré dans une cellule au-dessus de la sienne, où une femme médecin, après avoir constaté l'état de sa santé, ordonna son transport à l'hôpital de la prison de Boutyrki.

II

Enfin voilà le récit de I. Otschakovsky, ancien militant révolutionnaire russe (*Volia Rossii*, n° 291, 28 août 1921) :

Pendant le plus fort de la démagogie bolchéviste en 1918, les bolcheviks s'écriaient volontiers qu'ils transformeraient les prisons en « *maisons d'éducation* », d'où sortiraient non pas des criminels, comme c'est le cas dans les prisons bourgeoises, mais des citoyens moralement transformés.

Il m'a été donné de séjourner dans quelques-unes de ces « maisons d'éducation », d'éprouver tous les charmes de leur bienheureuse organisation, et je voudrais communiquer au lecteur les impressions que j'en ai gardées.

A Proskourov (Gouv. Kamenietz-Podolsk)

A l'heure qu'il est, dans toutes les villes, petites et grandes, — et même dans les villages — on transforme en « maisons d'éducation » plusieurs édifices privés, les anciennes prisons n'étant certainement pas encore détruites, mais surchargées d'habitants.

Ces maisons se trouvent habituellement dans les principales rues de la ville ou du village, probablement pour faire voir à tout le monde les bons soins dont les commissaires entourent en Russie l'œuvre de l'éducation aussi hautement utile et nécessaire. A Proskourov une maison de ce genre se trouve à l'angle de la rue principale (rue de Chevtchenko) et de la rue du Sobor.

C'est un bâtiment énorme, dans lequel se trouvent réunies les sections spéciales de la Tchéka et de la garde de frontière. A l'intérieur de la cour immense et infecte, avec de grands et petits tas de fumier au milieu, se trouvent deux bâtiments séparés munis d'une grille en fer, construits selon toute probabilité en toute hâte, entourés d'un fil de fer barbelé, derrière lequel se trouvent des soldats de l'armée rouge, mal lavés, dans leurs capotes négligemment jetées sur les épaules, fusil en main.

Entré dans ce bâtiment humide et insalubre et dans cette chambre qui au maximum pourrait abriter 30 personnes, on voit le tableau suivant :

80 personnes, hommes et femmes, sont assis par terre, serrés les uns contre les autres. Leurs figures sont émaciées, pâles et misérables et d'une saleté dégoûtante. Presque tous en loques, chez quelques-uns

on voit le corps à travers leurs haillons. Les hommes sont nus jusqu'à la ceinture.

Ils ont tous l'air très affairé à leur besogne. « Les élèves » appellent ce travail « la fouille ».

La porte s'ouvre pour faire passer le nouvel arrêté. L'odeur seule de la chambre lui donne mal au cœur. En le voyant, tous les « élèves » lèvent la tête et, le souriré éclairant leurs figures jaunes, ils le saluent : « Entrez, camarade, ne vous gênez pas! Si vous n' « en » avez pas encore, vous « en » aurez sûrement. C'est un être bien doux, il ne mord pas trop fort et dès que vous en aurez pris l'habitude, vous n'y ferez plus attention. »

Le soldat pousse doucement l'arrêté dans la chambre et referme la porte derrière lui.

Je ne sais quelle impression ce tableau fit aux autres. Moi je frémis, rien qu'à y penser. A ce moment, je croyais me trouver dans l'enfer de Dante, où les pécheurs attendent, pour être plongés à leur tour dans la marmite de poix brûlant. Je restai debout, en regardant autour de moi, sans pouvoir approcher les détenus. Un peu à part je vis un prêtre aux longs cheveux et sans chemise qui déployait beaucoup de zèle dans la recherche des insectes. Un peu plus loin — une dame — l'aspect d'une intellectuelle — qui inspecte attentivement sa poitrine sous sa chemise; elle y enfonce une main fine, la retire, met quelque chose d'invisible sur un livre, appuie du côté plat de son crayon et une petite tache de sang apparaît sur la reliure.

C'était une institutrice de l'école élémentaire, femme intelligente et bien élevée. Venue au Tchéka pour demander des papiers d'identité soviétiques en échange de ceux délivrés par Petlioura, elle fut invitée « pour deux minutes » (c'est ainsi qu'on nous convoque tous); quelques jours plus tard elle apprit qu'elle se trouvait être inculpée « d'espionnage, de banditisme et de contre-révolution ».

A côté d'elle gît par terre un militaire aux beaux yeux bleus, d'un aspect propre et intelligent. Il regarde attentivement son vêtement et d'une chiquenaude envoie par terre les parasites. On lui crie de ne pas laisser échapper le gibier.

« Qu'il vive, répondit-il, bonhomme; c'est toujours un être vivant. » Novice, il n'a pas encore appris les règles de « la fouille ».

Plus loin dans un coin, est assise une paysanne du département de Volynie; près d'elle se tient sa fille âgée de dix-huit ans. Suivant l'exemple des hommes, la vieille enlève sa chemise, couvre d'un fichu sa poitrine desséchée et pleine d'égratignures et procède également à la chasse aux parasites. Près d'une fenêtre sont assis trois jeunes paysans, tenant chacun un fléau à battre le blé. C'était l'instrument qui leur permettait de gagner leur vie à la campagne. La rafale communiste interrompit leur paisible labeur et ils furent dirigés à la « section préliminaire des maisons d'éducation communistes » où on les accusa d'espionnage. Près d'une autre fenêtre est assis un homme d'une belle prestance, aux yeux intelligents avec l'expression d'une

extrême bonté, et à côté de lui un vieillard de taille énorme, la poitrine large et bombée, rasé et grisonnant.

Le premier est le directeur du gymnase polonais à Proscourov H. P. et l'autre, l'ancien propriétaire polonais N. dont les terres magnifiquement cultivées dans le temps près de Proskourov ont été dévastées et ruinées

Au milieu de la chambre, semblable à un poteau enfoncé dans le plancher, se tient « l'épaulettier » Yankel Yankelevitch. On l'a nommé « l'épaulettier » à la Tchéca, puisqu'étant sous l'ancien régime brodeur de son métier, il osait broder les épaulettes des officiers et employés de toute sorte. On vient de l'amener tout à l'heure et il avait peur de se mettre à l'aise par peur que les parasites n'envahissent son manteau déchiré. Tout à coup il aperçoit le directeur du gymnase à qui jadis il brodait des épaulettes. Il se lance vers lui en s'écriant : « Tant mieux que vous y voici, que je vous retrouve. Voyez-vous, je reste tout le temps debout et j'ai perdu un peu la tête à cause de tout cela. Me voilà un peu rassuré, puisque au moins voilà des honnêtes gens. C'est que j'ai pensé, moi, qu'on m'avait mis avec les bandits. »

Jusqu'à ce moment le directeur a gardé son air sombre; l'exclamation de Yankelevitch ramène un bon sourire sur ses lèvres, et il serre la main du nouveau-venu.

— « Pourquoi vous a-t-on arrêté ? » demande-t-il.

« Moi? Comme ça, sans aucune raison. Ces temps derniers, j'ai brodé des étoiles pour les commandants de l'armée rouge. Le président de la section spéciale vient chez moi et me dit : « Yankel, brode-moi une étoile pour demain sans faute. » « Je ne le peux pas, lui dis-je, j'ai beaucoup à faire pour demain. » Il se fâche et il crie : « Si tu ne le fais pas, je t'arrête et je te fais fusiller ! c'est du sabotage ça ! » Et il me fait tout un scandale. Je n'ai pas eu peur, moi, et je ne lui ai pas brodé son étoile, puisque je ne pouvais pas. Et puis je n'avais pas l'étoffe nécessaire. Eh bien, figurez-vous, on me fait partir le lendemain à Zmerinka pour chercher l'étoffe. On me donne un laisser-passer, qu'on inscrit dans une centaine de livres et puis je vais à la gare. C'est là qu'on m'arrête, par l'ordre — devinez de qui ? — du président de la section spéciale, et on m'accuse d'avoir voulu partir avec un laisser-passer faux. Comment cela vous plaît-il ? Et puis on a trouvé chez moi 300 pièces de pierre de briquet que je voulais échanger à Zmerinka contre n'importe quoi, et voilà qu'on m'accuse de spéculation. Ensuite, chez moi, à la maison, on a trouvé deux paires de vieilles épaulettes d'officier, que je découds pour en faire des étoiles neuves. Alors on me dit que je suis un épaulettier et un vaurien de l'ancien régime et que je serai fusillé. Et mes enfants... Vous savez bien que j'ai six enfants et un septième qui doit venir bientôt au monde. Pas d'argent du tout, du tout, à la maison. Qu'est-ce qu'elle fera seulement sans moi, la pauvre! »

Yankelevitch se met à pleurer. Le directeur lui met la main sur l'épaule et essaye de le calmer.

« Bon, continue Yankelevitch, je suis un pauvre Juif, un vaurien, un spéculant, un épaulettier, ça va bien, mais vous-même, vous, Monsieur le directeur du gymnase? Tout le monde vous connaît et vous aime à Proskourov. Je le sais bien, moi. Pourquoi vous a-t-on mis là, avec ces gens-là ? » ajoute-t-il plus bas.

— « Après la mort de ma femme et de ma fille, Yankelévitch, j'ai beaucoup souffert, commence le directeur, en soupirant. J'ai reçu un permis de quinze jours de la section de l'Instruction publique et j'ai résolu d'aller chez mes amis pour les fêtes de Noël avec ce monsieur — il indique son voisin, l'ancien propriétaire. Mes amis habitent la zone neutre, quatre lieues de distance de la ligne de démarcation. On nous a arrêtés tous les deux sous l'inculpation d'espionnage. »

— « Vous, un espion ? Mais ça ne se peut pas ! Je parie sur ma tête, que vous ne l'êtes pas, un espion ! » s'écrie Yankelevitch indigné. « Eh bien, c'est du beau, ça! J'ai cru qu'il n'y avait que moi pour pâtir injustement. Oh, mon Dieu! »

J'ai passé quinze jours avec mes nouveaux compagnons.

Le régime y était affreux, bien pire que toutes les horreurs sous l'ancien régime. On ne nous conduisait jamais à la promenade. Il était interdit d'ouvrir la fenêtre. Il n'y avait absolument pas d'air. Pour nos besoins naturels, on nous faisait sortir un à un. La nuit on ne nous laissait pas sortir du tout et, comme il n'y avait pas de seau dans la chambre, on devait s'arranger, en jetant le paquet par la fenêtre. Cette nouvelle méthode n'a jamais été connue sous l'ancien régime.

On recevait deux livres de pain, de l'eau bouillante deux fois par jour (irrégulièrement, d'ailleurs, faute de combustibles) et une fois par jour un quart de litre d'une maigre soupe.

J'ai fait la connaissance des autres personnes dont j'ai parlé ici et j'ai appris que le prêtre fut arrêté pour avoir eu l'audace de demander à la section spéciale un laisser-passer pour retourner dans sa paroisse. Au lieu de lui délivrer le laisser-passer, on l'écroua, pour vérifier son identité. Evidemment, on n'y pensait plus à cette vérification.

Le Comte L.., militaire, se proposait d'aller à Volotschisk pour y acheter des bottes, dont il avait besoin. On l'a arrêté également sur la ligne de démarcation sous inculpation de contre-révolution.

Au bout de deux semaines de notre « éducation communiste préliminaire » on nous transféra aux « cours supérieurs », dans la section spéciale du district militaire de Kiev. Là, les prisonniers ne peuvent s'attendre qu'à être fusillés ou bien à être remis en liberté.

Telle est la situation générale dans toutes les prisons-« maisons d'éducation », comme on les appelle dans la Russie soviétique.

Le récit de M. Otchakovsky sur la prison Boutyrki à Moscou, Kiew, Proskouroff confirme avec compétence tout ce que racontait le citoyen américain récemment relâché.

Le sentiment humain ne peut guère passer sous silence, sans s'indigner, des faits, qui se passent au XX[e] siècle et dont nous allons encore donner le récit détaillé.

II

Vers la fin du règne de Nicolas II, le monde entier a été bouleversé par les conditions abominables dans lesquelles se trouvaient les détenus des bagnes d'Oriel, de Jaroslavl, de Nicolaiev, de Boutyrki, ainsi que ceux des prisons et des lieux de détention en Sibérie.

Des milliers de détenus politiques étaient martyrisés dans ces chambres de tortures et devaient recourir aux grèves de la faim et aux suicides, pour se défendre et défendre leurs camarades de l'arbitraire et de la violence exercés sur eux par les bourreaux. Toute une littérature a surgi pour décrire des scènes affreuses qui se passaient dans les prisons tzaristes. Peu avant le commencement de la guerre, en 1914, une revue spéciale a été fondée à Paris, sous le titre de *Messager du bagne et de l'exil*. Cette revue a été publiée par l'*Union de Cracovie de secours aux détenus et déportés* et le *Comité de Paris* du même nom, présidé par Véra Figner. Elle a fait paraître un appel signé par quelques dizaines de détenus politiques en Sibérie. Ils y disent : « La question des victimes de la révolution russe s'est posée une fois de plus devant l'opinion publique européenne et russe. Elle est mise à l'ordre du jour du prochain Congrès de l'Internationale socialiste. Des manifestations et des protestations de la classe ouvrière se préparent. D'autre part, les hommes politiques aux convictions libérales et démocratiques, les représentants de la presse, des lettres, de l'art et de la science font paraître un appel « aux intellectuels du monde entier » dans lequel ils demandent une assistance organisée aux détenus des bagnes russes. Quelque chose d'analogue se passait en même temps en Russie elle-même où l'on s'intéressait de plus en plus aux habitants oubliés des « Maisons de Morts ». L'indignation contre le gouvernement et ses agents se faisait sentir aussi bien dans la classe ouvrière que dans les milieux intellectuels démocratiques. C'était la réponse de la société russe et étrangère aux violences du régime tzariste.

« Le prolétariat revenu à la vie et les éléments progressifs de la Société ne doivent pas s'accommoder avec le régime politique qui opprime tout ce qui vit, qui ne peut subsister sans commettre tous les jours des actes de meurtre et de violence. Le régime barbare des prisons où les assassinats sont commis tous les jours, les conditions de vie insupportables dans les lieux de détention, voilà ce qui caractérise ce régime. Nous en appelons au prolétariat, à la démocratie, à tous ceux qui subissent les persécutions du régime politique existant. »

Ainsi s'exprimaient en 1914 les détenus politiques. Les faits qui ont acquis alors une triste notoriété semblaient tout à fait exceptionnels par leur cruauté. Aussitôt après la dissolution de la Deuxième Douma en 1908, une réaction acharnée eut lieu qui eut aussitôt sa

répercussion dans le régime des prisons. « Des circulaires, des ordres ont paru en abondance dont le seul but consistait à opprimer les victimes. Tout le monde sait que plus de 100 détenus ont été fusillés dans la prison de Jaroslavl. On connaît également les assassinats systématiques commis dans la prison d'Oriel. Nulle part ailleurs les suicides et des cas de folie ne se rencontrent plus souvent que dans cette prison infernale. »

Mais d'autres lieux de détention ont également acquis une terrible réputation par les conditions de vie qu'ils réservaient aux détenus.

Un Comité s'est constitué, en 1913, en Hollande, pour secourir les détenus politiques russes. Ce Comité, présidé par Henriette Roland-Holst van der Schalk, se posait pour but « d'informer l'opinion publique européenne des crimes qui tous les jours étaient commis dans les prisons tsaristes, et de créer en faveur des détenus politiques russes un large mouvement international ».

La Ligue de la Défense des Droits de l'Homme et du Citoyen a toujours protesté, elle aussi, contre les tortures que le gouvernement impérial infligeait à ses adversaires politiques.

Des protestations analogues se sont souvent fait entendre dans la Chambre des Communes britannique. Quelques-unes d'entre elles, celle par exemple qui y a eu lieu en 1889, après la tragédie de Jakoustk, n'ont pas été sans apporter quelques résultats favorables.

En France, les représentants de la science et des lettres ont, en 1910, protesté d'une manière unanime contre les atrocités commises dans les prisons de Saratov et de Moscou.

L'opinion publique et la presse italiennes ont manifesté les mêmes sentiments.

La grande Révolution russe de 1917 a aussitôt fait disparaître toutes ces atrocités. Un de ses premiers actes a été la libération générale de tous les détenus politiques; tous leurs droits civils et politiques leur furent restitués.

Cet acte de délivrance qui a eu lieu pendant la grande fête de la liberté a rencontré l'enthousiasme général. Les prisons se sont vidées. Leurs murs n'entendaient plus de gémissements de douleur et de souffrance. Il semblait que le régime abominable avait disparu pour toujours. De mars à octobre, on posait les fondements d'une vie nouvelle et meilleure.

Le coup d'état d'octobre fait par les bolcheviks a aussitôt arrêté le mouvement libérateur. Toutes les anciennes méthodes de lutte contre les adversaires politiques ont été rétablies. Les prisons se sont remplies comme par enchantement. Les violences et les atrocités ont fait leur réapparition et ont pris aussitôt des proportions grandioses. Et ce qui est remarquable, c'est qu'on a jeté dans les prisons *les mêmes hommes* qui y étaient enfermés sous l'ancien régime. Les mêmes socialistes révolutionnaires, les mêmes socialistes démocrates, qui ont été libérés en mars 1917, comme Götz, Védéniapine, Timoféev, Eugénie Ratner, Dan, S. Morosov, D. Donskoï, etc., sont redevenus

les persécutés politiques sous le régime bolcheviste. Ils sont détenus aujourd'hui, depuis plus d'un an déjà, *dans les mêmes prisons, sous la surveillance des mêmes gardiens qui, sous le régime tsariste, les ont surveillés pendant des dizaines d'années.*

On éprouve quelque sentiment de honte à reconnaître que les commissaires communistes ont montré plus d'arbitraire que les fonctionnaires du tsar. Ceux-ci, dans leurs actes barbares, observaient tout de même les ordres qui leur venaient d'en haut. Mais les commissaires bolchevistes, aujourd'hui, ne sont contrôlés par personne, et leur arbitraire a pris, dans les nombreuses prisons russes, des proportions vraiment gigantesques. Jamais auparavant les prisons n'ont connu des tortures aussi raffinées que celles qui y ont lieu actuellement. Jamais les mauvais traitements et les meurtres n'y ont été pratiqués avec plus de cynisme qu'aujourd'hui, par les partisans du quasi-communisme et du pouvoir « socialiste », « paysan et ouvrier ». Et les communistes exterminent surtout ceux, parmi les intellectuels, les paysans et les ouvriers, qui, durant des dizaines d'années, ont lutté contre le tsarisme pour la délivrance du peuple russe.

III

Les faits qui se rapportent à cette page d'histoire sont trop nombreux pour qu'on les cite tous. Nous n'en mentionnerons que quelques-uns qui ont eu lieu dernièrement et qui sont confirmés par des documents.

Ivan Vassilievitch Dmitrovsky, détenu de la prison de Boutyrki à Moscou, accusé d'appartenir au parti socialiste-révolutionnaire, a adressé, le 23 décembre 1920, au commandant de la prison la déclaration suivante :

« Lors de l'interrogatoire auquel me soumit à la prison de Boutyrki le juge d'instruction, on m'a proposé de signer la promesse de n'adhérer à aucun parti anti-soviétique et de dénoncer les citoyens dont je connaîtrais, de quelque façon que ce soit, la participation aux organisations antisoviétiques.

« Etant alors très déprimé à la suite de ma longue détention, j'ai donné, à ma honte, une telle promesse au juge d'instruction. J'en ai néanmoins informé mes camarades de détention à Moscou.

« Actuellement, on me fait sortir de la prison de Boutyrki « avec mes bagages », sans indiquer le but de cette sortie. De mon côté, je suppose, à tort peut-être, qu'on me fait venir à la tché-ka pour m'y utiliser *en qualité de provocateur*, étant donné la promesse signée par moi. C'est pourquoi je refuse catégoriquement de me soumettre volontairement à cet ordre de sortie tant que je ne serai pas fixé sur le but de cette sortie, car ayant été forcé par mon état de dépression morale de donner la promesse ci-dessus, je ne me tiens pas pour un homme tombé moralement assez bas pour exécuter réellement une telle promesse. J'y oppose donc un refus catégorique. Je vous prie

de me préciser où et pourquoi on me fait sortir de la prison de Boutyrki, sans quoi je ne peux me soumettre volontairement à cet ordre. »

Voilà donc les méthodes de provocation auxquelles le pouvoir communiste a eu recours. Elles ne se distinguent en rien des méthodes d'intimidation et de torture morale qui ont été pratiquées du temps de Plehve, de Stolypine et des autres ministres de l'époque tsariste.

Une autre lettre, publiée par le *Bulletin d'Information pour la Russie*, nous fait connaître les conditions de vie qui règnent dans les prisons russes et particulièrement dans celles de Moscou où elles ont amené, tout comme autrefois, des grèves de la faim.

« Les prisons de la République russe sont bondées. L'ancien régime en avait légué un grand nombre; il est venu s'y ajouter de nouvelles « sections », « prisons intérieures », etc. Dans chacun de ces cachots on peut trouver plus d'une dizaine de vieux militants éprouvés. A la forteresse de Pierre et Paul est détenu un des leaders du parti social-démocrate, Dan; à la prison de Boutyrki, le socialiste-révolutionnaire, Gotz; à la prison de Tché-ka panrusse, Védéniapine et beaucoup d'autres.

« On y trouve des enfants de quinze ans; on a mis sous verrou l'Union de la jeunesse social-démocrate : garçons et fillettes de quatorze à seize ans. En tant que contre-révolutionnaire invétéré est en prison André Cranichfeld (seize ans), membre de ladite Union. Un crime épouvantable lui est imputé : il est le neveu de Martov et de Dan.

« Il y a dans les prisons des représentants de tous les groupements : menchevistes, maximalistes, socialistes-révolutionnaires (de droite et de gauche), socialistes-populistes, coopérateurs, cadets et sans-parti. Ils y restent pendant des mois et des années sans qu'aucune accusation ait été formulée. Les dossiers sont envoyés à la Tché-ka, ils sont souvent égarés et avec eux disparaît tout espoir non seulement de libération, mais même d'interrogatoire.

« A la fin du mois de mars 1921, il y avait dans la seule prison de Boutyrki 150 S. R. (de droite et du groupe « Narod »), 25 S. R de gauche, 110 mencheviks, 30 anarchistes On ne possède pas de renseignements exacts sur le nombre des sans-parti arrêtés pour des raisons politiques. Les femmes sont détenues dans la prison Novinsky

« En plus de ces deux prisons, regorgent de politiques celle de Taganka, les prisons « intérieures » de la section spéciale de la Ve-tché-ka, de la Tché-ka de Moscou et la commandature.

« La commandature et la prison intérieure sont les cachots les plus affreux de l'Etat communiste. Ce ne sont là qu'insultes continuelles, saleté, manque d'air et de place.

« Les murs de la « prison intérieure » sont couverts d'inscriptions témoignages terribles des grèves de la faim. L'année dernière, ces grèves duraient ordinairement de quatre à cinq jours ; en 1921, elles durent de six à sept jours. Il faut croire que cinq jours de grève de la faim ne suffisent plus pour convaincre le pouvoir.

« Au moment où nous écrivons cette lettre, tous les détenus de

la prison de Boutyrki, les détenus de droit commun aussi bien que les « politiques », à l'exception des mencheviks et des S.-R., font la grève de la faim, revendiquant des interrogatoires et l'examen de leurs causes. Encore une fois : il y a des détenus qui n'ont pas été interrogés depuis un an et plus.

« Les dossiers se sont égarés et les vies humaines avec eux.

« Nous avons vu bien des choses au temps du tsarisme, mais la grève de la faim unanime d'une énorme prison centrale est une nouveauté.

« L'Europe arriérée ignore ce phénomène ; quant à nous, nous subissons tous les délices du régime communiste, les grèves de la faim ainsi que la violence continuelle exercée sur la personnalité humaine.

« Le 20 avril, à la prison intérieure de la section spéciale de la Vetché-ka, s'est terminée *la grève de la faim de SEIZE jours, déclarée par un vieux socialiste-révolutionnaire de l'Oural, Stepan Kouzmitch Taraboukine.*

« Seize jours !

« Je ne peux en parler tranquillement. On a envie de s'agenouiller et d'adorer en silence le noble esprit humain invincible et fier.

« Voici, en quelques mots, l'histoire de Taraboukine.

« Après de longs séjours dans diverses prisons de la Russie soviétique, il a été libéré et, par hasard, est venu habiter avec sa famille, le même appartement que la camarade Mina, recherchée par les agents de la Tché-ka.

« Une perquisition a lieu dans la maison.

« Mina est arrêtée et avec elle tous les locataires.

« L'enfant de Taraboukine étant malade, les généreux tchékistes décident de n'arrêter que l'un des parents.

« S'il en est ainsi, dit la mère, c'est moi qui irai en prison, car mon mari y est déjà resté longtemps. »

« Taraboukine demeure auprès de l'enfant malade et la mère se laisse emmener.

« L'enfant une fois guérie, on arrête le père, laissant la petite à son sort. Aucune déclaration, aucune demande de libérer la mère n'y font rien.

« Pour obtenir la liberté de sa femme, Taraboukine a dû déclarer la grève de la faim.

« Le seizième jour il a été transporté à l'hôpital et sa femme a pu le rejoindre ; c'est alors qu'il prit une première goutte de lait.

« Il avait vaincu. »

Nous avons reçu la nouvelle que cette « victoire » a coûté cher à Taraboukine : il est à l'agonie sans aucun espoir de guérison.

Mme L. Decatova a dû aussi recourir à la grève de la faim. C'est le seul moyen qui reste à ceux qui n'ont pas perdu le sentiment de dignité personnelle.

Voici ce qu'on écrit, au commencement de mars 1921, sur la prison dite intérieure de la Tché-ka de Moscou.

« Cette prison peut se vanter d'être unique en ce qui concerne le traitement atroce infligé aux détenus et l'horreur de leur existence. Elle fait l'effet d'une chambre de tortures du moyen-âge. Affamés, privés de promenades et d'air frais (il est même interdit d'ouvrir les vasistas), sans visites, jour et nuit enfermés dans leurs cellules, sans pouvoir de quelque manière que ce soit communiquer entre eux, les détenus de cette prison ne sont que des ombres d'êtres humains, exténués, hâves et absolument isolés du monde entier. On peut y rester un an sans qu'on sache où vous êtes. La prison intérieure est un tombeau. »

Au moment où ces lignes sont écrites, les socialistes dans cet enfer communiste, sur lequel nous avons donné les documents ci-dessus, ont déclaré la grève de la faim. Cette grève a un caractère sinistre. Elle dure, dans quelques cas individuels, jusqu'à seize jours.

L'administration a répondu : « Qu'ils crèvent de faim ! »

Seize jours de faim ! Nous connaissons d'ailleurs des précédents analogues : en 1882, pendant la réaction tsariste la plus noire, Pierre Moukhanof a subi une grève de la faim de cette nature.

Or, en 1921, sous le régime du pouvoir « ouvrier et paysan », 1.100 hommes ont dû déclarer la grève de la faim pour défendre leurs droits les plus élémentaires.

« Du 20 au 23 avril, les détenus de la prison de Boutyrki ont âprement lutté pour leurs droits élémentaires. Les détenus exigeaient leurs actes d'accusation. Ils demandaient en outre que le seau d'aisance (« paracha ») en bois, vrai foyer d'infection, soit remplacé par un autre, plus hygiénique. Ils exigeaient aussi un traitement poli, des promenades et la liberté du culte. En cas de non-exécution de ces revendications, les détenus menaçaient de déclarer la grève de la faim. Le 20 avril, cette menace a été mise à exécution. (Certains détenus sont restés en prison deux ans sans obtenir leur acte d'accusation). 1.100 personnes ont refusé la nourriture. Le 23 avril, à la grève de la faim a été jointe l'obstruction ; toute la prison hurlait. Dans l'obscurité les cris arrivaient jusqu'au dehors. Dans les casemates de femmes, retentissaient des cris hystériques, des sanglots, des rires insensés. Les détenus ont déclaré que le 24 ils commenceraient à casser les vitres, briser les portes, etc. En réponse à leurs revendications, l'administration de la prison a posté des détachements spéciaux et des mitrailleuses dans tous les couloirs. Les obstructionnistes ont occupé un grenier rempli de briques et se sont préparés à lutter jusqu'au bout.

« Le 24 avril, les détenus socialistes et anarchistes sont intervenus et leurs délégués ont posé un ultimatum à l'administration exigeant la satisfaction immédiate des obstructionnistes et menaçant, dans le cas contraire, de se joindre à la manifestation.

« Les représentants des chambres socialistes et anarchistes étaient : Gotz et Smirnov, délégués des S.-R. ; Anatole Speransky,

dé égué des S.-R. de gauche ; Pleskov, celui des mencheviks, et Voline, celui des anarchistes. Le camarade Gotz a dirigé les pourparlers. Enfin, l'administration a dû céder et accepter les exigences des obstructionnistes. Le même soir, un des prêtres détenus a célébré un office à l'occasion de la victoire. »

La lettre suivante de L. Dekatova, écrite de la même prison, produit une impression profonde (Mme L. Dekatova est membre du parti socialiste-révolutionnaire, militante active des organisations du Volga de ce parti) :

« Chers camarades,

« Vous savez que, le 25 avril, je vais commencer la grève de la faim. Si ma revendication n'est pas satisfaite (et il y a peu de chances qu'elle le soit), je continuerai la grève et je ferai mon possible pour ne pas permettre les horreurs de l'alimentation artificielle. Dans ma déclaration à la Ve-tché-ka, je ne cite qu'une raison de ma décision, raison personnelle et compréhensible aux tchékistes : la détention injustifiée de mon mari incarcéré depuis six semaines dans des conditions très dures.

« A Moscou, dans la prison de Ve-tché-ka, des socialistes comme nous étouffent au sens le plus exact du mot dans la puanteur des seaux d'aisance, privés d'air, dans des cachots bondés, remplis de poux et de punaises, en compagnie de criminels et de provocateurs. Lorsqu'un détenu s'évanouit, faute d'air respirable, on envoie un infirmier qui marche sur les lits des détenus, accueille d'un air indifférent les explications qu'on lui donne et déclare à contre-cœur : « Ça va bien, j'enverrai des gouttes. » Et lorsqu'une femme enceinte, prise d'une attaque de nerfs, crie : « Mon enfant va étouffer ! », brise la vitre au-dessus de son lit et tombe évanouie, on l'emmène au cachot où elle demeure sans force, sur les carreaux froids, tandis que le commandant, type accompli de garde-chiourme tsariste, se répand en insultes grossières. Tout cela, et pis encore, se passe dans toutes les prisons soviétiques, se fait au nom des soviets, au nom du socialisme, au nom des ouvriers. Et aucun Mestcheriakov, bien entendu, n'aura cure de visiter une de ces cellules. Et lorsque les socialistes, poussés à bout, déclarent la grève de la faim, on leur dit : « C'est votre affaire, mourez, si vous voulez, pour nous les intérêts de l'Etat sont au-dessus des vies individuelles. » Et on laisse durer la grève de faim jusqu'à quinze jours, presque jusqu'à la mort, après quoi on recourt à la nutrition artificielle. Pour fermer les yeux à qui de droit, on cajole une petite partie de socialistes dans le « sanatorium de Dzerjinsky », pour la galerie

« Or, ma grève de la faim n'est pas seulement un moyen de lutte pour ma cause personnelle, c'est, en même temps, une protestation contre l'impudence et l'hypocrisie du pouvoir communiste. Le but personnel, ici, ne fait qu'un avec le but commun. Que tout le monde le sache : si je dois mourir, ce ne sera pas pour une cause personnelle. »

Mais ce n'est pas tout. On provoque les détenus, on leur fait subir des tortures, et ensuite, ne trouvant point de quoi les accuser, on déclare qu'ils sont considérés comme otages. Ainsi on écrit de la prison de Boutyrki :

« On nous a déclaré que nous sommes considérés comme otages et que nous répondrons pour tout attentat quel que soit leur auteur, même si c'est Savinkov ou bien les monarchistes... » .

Or, tout le monde sait ce que c'est que d'être otage chez les bolcheviks. Au premier caprice des hommes au pouvoir, les otages sont égorgés par dizaines, par centaines. On assassine les vieillards, les femmes, les enfants pour cette seule raison que leurs proches ont combattu le pouvoir des soviets.

Le côté le plus répugnant de ce régime est sans doute son système provocateur.

Grâce à la Commission extraordinaire, la provocation a pris des proportions grandioses. Cette institution douteuse a élaboré tout un système pour attirer les gens au service de l'espionnage et de la provocation. On les tient emprisonnés pendant de longs mois, parfois des années, dans des conditions abominables, sans les interroger, sans leur remettre leur acte d'accusation ; et quand ils sont exténués, on les fait venir à la Tché-ka et on leur propose de leur donner la liberté s'ils consentent à entrer comme provocateurs au service de la Commission extraordinaire. On a ordonné aux Tché-ka départementales d'arrêter et d'envoyer à Moscou des socialistes-révolutionnaires de gauche, car on aurait « constaté qu'il était possible d'enrôler un bon nombre de provocateurs dans ces milieux ». Parmi les fonctionnaires de la Tché-ka, il y a des spécialistes de ce métier abominable. En voici un exemple :

« Le socialiste révolutionnaire Artémieff, arrêté depuis très longtemps, était marié à une dame, Marie Petrovna. Ayant appris qu'elle devait être arrêtée, Marie Petrovna a décidé de ne pas passer les nuits chez elle. Mais elle continuait de travailler le soir à la Croix-Rouge. Un jour, lorsqu'elle y arriva pour travailler comme d'habitude, on lui dit que quelqu'un venait de la demander. Quelques minutes plus tard, cet homme revint et lui dit qu'il sortait de la prison de Boutyrki et qu'on l'avait chargé de prévenir le Parti (socialiste-révolutionnaire) que des perquisitions en masse devaient avoir lieu prochainement : il faut donc en informer tout le monde, dit-il, et Marie Petrovna doit s'en charger. Marie Petrovna répondit qu'il y avait là un malentendu évident et qu'une telle commission ne pouvait pas s'adresser à elle. Alors l'inconnu lui remit une petite note écrite, d'un caractère franchement provocateur où il était question d'*espionnage militaire*. Marie Petrovna déchira la note et expulsa son porteur, après quoi elle quitta les locaux de la Croix-Rouge. Quinze minutes plus tard, l'homme revint et demanda de nouveau Marie Petrovna. On lui dit qu'elle était partie. — « Où est-elle allée ? » — « Nous ne le savons pas. » L'homme appelle :

« Camarade Kojevnikov ! » Il se trouve que le camarade Kojevnikov (le « juge d'instruction » pour les affaires des socialistes-révolutionnaires) est déjà là, dans le couloir. Ensemble, ils insistent pour que l'employée leur dise le lieu où se cache Marie Petrovna. L'employée n'en sait rien; on l'arrête, et Kojevnikov lui-même perquisitionne dans les locaux de la Croix-Rouge. On finit par trouver Marie Petrovna et on l'accusa... d'espionnage militaire ! Ce Kojevnikov est connu par ses actes provocateurs depuis l'année passée où il a essayé de découvrir l'endroit où se cachait V. M. Tchernov en envoyant des « amis » à sa femme et à ses enfants pour les prévenir qu'on voulait l'arrêter. N'ayant pas réussi de découvrir de cette manière l'endroit où Tchernov se trouvait, il arrêta sa femme et ses enfants et essaya de faire dire à la fillette de onze ans les noms des personnes chez lesquelles son père pouvait se trouver. »

Ces Kojevnikov sont nombreux et ils agissent d'après un système élaboré.

Le *Messager Socialiste (Sozialistizesky Vestnik)* dit :

« A l'interrogatoire, les menaces de la peine capitale et les propositions de « collaborer » sont devenues une coutume. La camarade Lejneva, socialiste démocrate, arrêtée en février, a été mise en liberté; plus tard on la fit venir de nouveau « pour une affaire » chez Madame Braudo, « juge d'instruction », laquelle lui proposa de dire qu'il y avait une coopération entre mencheviks et socialistes-révolutionnaires. Comme Lejnéva répondit par un refus, on l'arrêta... »

Le même journal décrit ce qu'est aujourd'hui la vie de prison.

« Dans les cachots de la Loubianka et surtout dans la Section spéciale la vie est absolument insupportable. On y enferme pour longtemps, pour de longs mois; et surtout les socialistes-révolutionnaires de droite et de gauche. Les cellules sont bondées. Les fenêtres sont couvertes d'une couche épaisse de couleur blanche, de sorte que les rayons du soleil ne pénètrent pas dans la cellule. Dans certaines cellules on n'ouvre pas les vasistas. Ni les visites, ni les livres, ni les journaux ne sont permis. Souvent, les détenus sont privés d'envois, s'ils ne veulent pas témoigner. On les traite grossièrement. Les femmes se plaignent d'entendre continuellement un langage immonde.

« Les secours médicaux sont mauvais. Il y a quelques jours, M. P. Artemjeva a attrapé l'angine. Elle a demandé un médecin, on a répondu par des grossièretés et on ne l'a pas envoyé. Après quelques jours, ses camarades demandèrent pour elle un médecin avec insistance. Le chef est venu et on les a mises au cachot. »

On voit que rien n'a changé : en 1909, à Saratov, le chef de la prison a ordonné de jeter dans le cachot les détenus qui demandaient des secours médicaux...

IV.

Il existe un manuel spécial, publié par la Tché-ka panrusse, sur les méthodes qu'on doit appliquer pour extorquer des témoignages aux détenus et sur les façons de traiter dans les prisons les socialistes révolutionnaires, les socialistes démocrates, les socialistes populistes et les anarchistes. Les persécutions dont ces partis souffrent ont atteint le maximum d'impudence et de cynisme. Impuissants dans la lutte intellectuelle, les bolcheviks commencent à recourir à la vieille méthode qui consistait à provoquer les pogromes. La presse bolcheviste ne cesse pas d'inciter les ouvriers et les paysans à la vengeance contre les socialistes. Elle répond des faux bruits d'après lesquels les socialistes-révolutionnaires et les socialistes démocrates seraient coupables de tous les malheurs de la Russie. Ne pouvant pas atténuer le sentiment de haine que le système bolcheviste inspire à la population, le parti au pouvoir tâche de détourner la colère populaire en organisant les pogromes des socialistes, des anarchistes, et des sans-parti. Des articles, des discours, des appels de cette nature sont nombreux et ils ne restent pas toujours sans résultats. Ils conduisent quelquefois à des massacres de Juifs. Mais cela ne suffit pas. Les bolcheviks se vengent de la haine qu'ils inspirent par les atrocités qu'ils exercent sur les milliers de détenus politiques.

On persécute non seulement les socialistes, mais aussi leurs familles. Ainsi, la famille de Martov, socialiste démocrate menchevik connu, a été arrêtée. Ses deux frères, sa sœur, son cousin, sa cousine et son jeune neveu ont été jetés en prison. On a arrêté également la femme et les enfants de Victor Tchernov. Après de nombreux tourments qu'elle a dû subir, on l'a mise en liberté, puis on l'a emprisonnée de nouveau pour les crimes que son mari a commis.

La presse de Moscou elle-même décrit quelquefois l'état affreux des prisons. Voici ce que nous lisons dans le périodique *La Prison* qui paraît à Moscou:

« Les conditions dans lesquelles nous vivons nous accablent tellement que nous n'avons même pas le courage de penser à ce que nous devrions faire pour améliorer notre existence. »

Et dans un autre article :

« Il est infiniment pénible d'entendre les récits des détenus qui viennent des prisons départementales. En vérité, on commence à craindre pour la nature humaine. »

Il est évident que dans un périodique publié légalement à Moscou les détenus ne peuvent pas s'exprimer avec franchise. Mais ces mots « on commence à craindre pour la nature humaine » suffisent pour comprendre ce qui s'y passe.

Nous ne parlons pas ici de la terreur bolcheviste. On fusille, par milliers, sans jugement, des hommes qui n'ont commis aucun délit. Les partis modérés subissent des persécutions indescriptibles. Le fait

récent de l'assassinat de Doubossarsky, membre du parti cadet, vient de le confirmer une fois de plus.

En résumé les atrocités bolchevistes ont dépassé tout ce que nous savons de celles commises sous l'ancien régime.

D'ailleurs, les geôliers et les bourreaux n'ont pas changé. Les tchékistes sont des anciens gendarmes et des anciens policiers, et on leur a donné les moyens d'exercer leur cruauté sur les mêmes hommes qui luttaient contre eux sous l'ancien régime. Sous le drapeau communiste, la réaction continue sa lutte contre le progrès et la démocratie. Les bandes noires ont adopté les couleurs bolchevistes et elles continuent leur œuvre néfaste de la destruction des intellectuels russes.

En somme, le même tableau se répète dans toutes les prisons :

Un détenu de la prison de Jaroslavl écrit au journal *Narodnoïe Dielo* (Reval), n° du 25 décembre 1920.

« Vous connaissez probablement notre vie à Jaroslavl. Nous souffrons de la faim dans le sens le plus précis du mot. Notre détention est une continuelle torture par la faim, et un épuisement lent, mais sûr. Si les choses continuent ainsi pendant quelque temps encore, beaucoup d'entre nous sont condamnés à mourir. La torture par la faim est une des tortures les plus atroces. Pour vous donner une idée de notre alimentation, je vous écrirai tout simplement ce qu'on a donné aujourd'hui, à l'infirmerie. Le matin nous avons eu 300 grammes de pain noir, à moitié cuit, composé de succédanés quelconques. Ce pain rappelle plutôt une espèce de mastic de vitrier. Ensuite, on nous a donné de l'eau chaude qui remplace le petit déjeuner, sans pain, bien entendu, celui-ci devant être gardé pour le souper. A midi : 1° un bol de soupe dans laquelle nagent de petits morceaux de betteraves, de pommes de terre, de choux, assaisonnée de têtes de harengs pourris ; 2° deux cuillerées à soupe de kissel (espèce de gelée aigre), sans nulle trace de sucre. Le soir nous eûmes deux cuillerées de pommes de terre écrasées. Ne pensez pas que le menu du « souper » soit stylisé. Tout ce que j'écris doit être pris au pied de la lettre.

« Telle est notre alimentation durant la journée entière, plus l'eau chaude.

« De temps en temps, on nous donne un verre de lait et un œuf, ordinairement pourri, mais ce « luxe » est très rare et n'est destiné qu'aux grands malades.

« Dans la prison même, on ne donne pas de kissel, mais en revanche toute une livre de pain; pour le reste le régime est à peu près le même qu'à l'infirmerie.

« Après tout ce que je viens de dire, il est, je crois, clair que notre détention est une longue et continuelle torture par la faim. Il ne peut qu'il y ait des partisans du régime communiste pour justifier cette torture. Mais ceux qui conservent encore une lueur de probité et d'honneur, qui n'ont pas encore perdu l'image humaine,

ne pourront rester indifférents à ces souffrances. On torture des gens qui ont dans leur passé de longues années de prison.

« Il faut un secours immédiat et très vaste, sinon je crains que dans deux ou trois mois ce secours ne vienne trop tard pour beaucoup d'entre nous... » (Bulletin *Pour la Russie.*)

Sous le régime tsariste, la prison de Jaroslavl servait de bagne central. Actuellement on y détient soixante-trois personnes condamnées à la suite de « l'affaire des socialistes-révolutionnaires ».

En réalité, aucune « affaire » de ce genre n'a jamais existé et la justice soviétique serait bien embarrassée de la montrer. La moitié des détenus n'est coupable que d'avoir émis des opinions socialistes-révolutionnaires ; 15 % d'avoir « critiqué » le pouvoir soviétiste. Le reste est accusé d'avoir appartenu au Parti socialiste-révolutionnaire en 1905-1907 ou même tout simplement d'avoir connu des membres de ce parti.

Parmi les détenus, six ont été au bagne sous le tsarisme (Gontcharov, Gotz, Vedeniapine, Morozov, Moukhine, Timofeev); quinze personnes avaient été déportées et le nombre d'années que tous les détenus passèrent en prison sous le tsarisme s'élève à cent vingt ans.

Parmi les arrêtés, il y a sept membres de la Constituante : Bondarev, Vedeniapine, Gotz, Kouznietzow, Rakov, Timofeew et Botcharnikov, beaucoup de membres des municipalités, des assemblées provinciales (zemstvos), des soviets, des députés ouvriers, etc. Pour arrêter les socialistes-révolutionnaires, les commissions extraordinaires ne s'arrêtent pas devant les procédés les plus ignobles : on arrête les femmes et les enfants (on sait comment furent arrêtées la femme et la fille de Tchernov); au mois d'août dernier, on arrêta les femmes et les enfants et même de simples parents de la grande majorité des socialistes actuellement détenus à Jaroslavl. Aux femmes des socialistes K... et S... on avait proposé d'entrer au service de la Tché-ka, leur promettant en échange la liberté de leurs maris.

La situation actuelle des détenus est atroce. V. G. Schmerling est resté sept semaines couvert d'abcès, sans lumière dans un cachot, sans promenades, sans visites, sous prétexte calomnieux qu'il aurait pris part à une « exécution de bolcheviks » qui aurait eu lieu au Kremlin au moment de la révolution bolcheviste.

M. A. Vedeniapine fut atrocement battu au moment de son arrestation. A la prison de Boutyrki on infligea le même traitement à tous les détenus qui protestaient contre le transfert des socialistes-révolutionnaires dans un autre endroit. E. M. Ratner, qui avait déclaré la grève de la faim, fut soumise au régime de l'alimentation artificielle. Le traitement qu'on fait subir aux détenus est si atroce qu'il provoque des cas de folie et de suicide. Et cela dure déjà depuis deux ans et demi...

Les arrestations pour la plupart ne sont pas expliquées. A certains des détenus on a répondu : « Vous resterez en prison jusqu'à la fin de la guerre civile », ou bien : « jusqu'à la fin de la guerre

avec la Pologne », ou bien encore : « Jusqu'à ce que Tchernov soit pris. »

Tel est le sort des socialistes en Russie communiste.

Voici la liste des socialistes-révolutionnaires détenus dans la prison de Jaroslavl :

Arténiev, Ogourtzovsky, Volk, Lvov, Ezen, Dobrokhotov, Kokourine, Morozov, Tchernov (A. F.), Schichkine, Gontcharov, Zeitline, Ratzig, Karpov, Priloukov, Fedoseev, Osmanouiev, Gotz, Enensko-Blotzky, Schoumilov, Roudnev (I.-P.), Dobroloukov, Tchichinadzé, Bondérev, Saks, Zarkhin, Rakov, Kouznietzov, Maslov, Romanov, Naoumov, Bouianov, Moukhine, Bokarievitch, Gorlinov, Prokofiev, Illiassov, Krasilnikov, Vyssotzky, Aladine, Botcharov. Femmes : Oulanova, Soldatova, Doudiemidova, Poletnik, Rybalskaja, Bouden, Volkova, Iouditcheva, Rakova et Bielova.

Une autre description est faite, dans le même organe (2 mai 1921), par une détenue de la même prison :

« De Boutyrki nous avons été subitement emmenés à Jaroslavl. Sans nous avoir prévenus, des membres de la commission extraordinaire sont venus le 12 août dans la prison avec une escorte armée et nous ont ordonné de nous préparer à partir. A nos questions sur notre destination, on nous a répondu : « A l'interrogatoire », « pour être libérés », ou bien « vous le saurez plus tard ». Nous avons déclaré que nous n'irons pas. Alors le commandant de la prison de Boutyrki nous a dit qu'il avait reçu de la Tché-ka l'ordre de nous emmener de force. Pendant ces pourparlers nous nous trouvions tous, hommes et femmes, dans la même cellule; quelques moments après le commandant est revenu nous dire qu'au lieu de nous emmener de force, on avait décidé de nous laisser ici, et il nous a demandé de retourner dans nos casemates respectives, ainsi que nous avions coutume de le faire avant l'appel. Mais dès que nous fûmes entrés dans les couloirs destinés aux femmes, la porte fut fermée et on ne nous laissa pas revenir sur nos pas. Une demi-heure après, nos couloirs et l'escalier du compartiment des femmes se remplirent de gardes allemands et hongrois avec, à leur tête, le membre de la Tché-ka, Kojevnikov.

« A ce moment on entendit des cris venant de la casemate des hommes, des bruits de vitres cassées et des coups de feu. Kojevnikov nous ordonna de le suivre avec nos bagages. Comme nous nous y refusions, il déclara : « On vous prendra de force », et il s'en alla. Le chef de l'escorte hésita longtemps à appliquer la violence aux femmes, mais lorsque nous eûmes refusé de nous laisser emmener sans que nous sachions où et pourquoi, il fit signe aux soldats armés qui se jetèrent sur nous. Nos camarades de réclusion, les socialistes-révolutionnaires de gauche et les anarchistes, organisèrent une révolte : elles cassaient les vitres, lançaient des bouteilles et des bûches. Toute la prison nous soutenait, enfonçait les portes, cassait les vitres, faisait un tel bruit qu'on ne pouvait pas distinguer les

paroles; partout on criait, on tirait des coups de feu. Gémissements, hurlements, vacarme emplissaient la prison; les hommes de l'escorte se jetèrent sur nous, à quatre ou cinq sur chaque femme; on avait envoyé contre nous un détachement de trente à quarante soldats. Lorsqu'on nous eut serré les bras, comme dans un étau, nous cessâmes de résister et nous nous laissâmes entraîner par les Allemands armés et furieux. Quant aux hommes, ils ont longtemps résisté barricadés dans leurs cellules, on tirait sur eux, ils se débattaient et luttaient longtemps, mais les forces étaient trop inégales et, finalement, tous furent traînés dans l'escalier par les pieds, et leurs têtes cognaient contre les marches.

« Nous nous sommes retrouvés dans la salle de police. Les hommes avaient leurs chemises déchirées : chez les uns les manches étaient arrachées, chez d'autres des morceaux pendaient dans le dos ou sur la poitrine; tous étaient terribles à voir. Barg était malade ce jour-là et couché, presque sans connaissance. Hélène Constantinovna Poletika était à l'hôpital, on la fit lever du lit. Quand nous fûmes tous réunis, on envoya quelques-uns d'entre nous chercher nos effets, on prit en hâte quelques objets, une automobile nous attendait. On nous y entassa tous ensemble (25 personnes).

« On part pour une destination inconnue, on fait des suppositions, on cherche à deviner...

« Nouveau départ. Le matin on s'est arrêté à Jaroslavl. Du wagon voisin du nôtre, on a chargé sur des charrettes toutes sortes d'objets mobiliers : ustensiles de cuisine, baignoires d'enfants, machines à coudre, ensuite nous avons vu sortir des femmes et des enfants. C'étaient les femmes des hommes de notre escorte avec leur progéniture et leurs ménages; on les a installés sur des charrettes et on les a emmenées. Ensuite on nous a fait également sortir. L'escorte nous entoura en rangs serrés, fusil en main... Enfin on nous a divisés en groupes. Certains d'entre nous (Tchernova, Levenberg) ont reçu l'ordre de partir « pour être libérés », mais à Moscou, on les a encore longtemps retenus en prison en leur demandant de signer certains « engagements », ce qu'ils ont d'ailleurs refusé de faire. Plus tard, on les emprisonna de nouveau à Boutyrki et on les soumit à un régime extraordinaire : garde spéciale, isolation complète, etc. Personne ne sait ce qu'on fera de ceux qui sont restés à Jaroslavl.

« A la fin, beaucoup de ces détenus ont été libérés, mais pour peu de temps seulement : on les a bientôt emprisonnés de nouveau.

« Une autre partie des détenus de la prison de Boutyrki a été emmenée à Vladimir. Les conditions dans lesquelles ce transport eut lieu sont pareilles à celles qui viennent d'être décrites, si elles ne sont pas plus abominables encore. Des protestations inutiles ont été envoyées par les victimes. Dans la première d'entre elles, adressée au Président du Comité Exécutif Central, les détenus disent, après avoir décrit les violences qu'ils ont subies :

« Les conditions de notre transport de Boutyrki et celles où

nous vivons actuellement à Vladimir nous permettent d'affirmer qu'il n'est plus question de nous isoler, mais qu'on veut simplement nous exterminer.

« Devant le prolétariat russe et international, devant l'humanité entière, nous protestons contre cette politique de barbarie et de cruauté raffinée, qui se couvre, avec une rare hypocrisie, par les intérêts de la classe ouvrière et du socialisme.

« Signé : *Socialistes démocrates :*

S. Chvartz (Monosson), A. Deviatkine, N. Daniline, E. Israël, L. Pistrak, J. Avarine, G. Jakovlev, N. E. Sarblit, N. Okun, M. Bronskin, M. Rapport, A. Kranichfeld, I. Antypka, A. Melkine, S. Estring. Genssine, A. Kusovleff, A. Guterman, S. Zetlin, S. Godzichevsky, A. Tichhendler, A. Khavine, Kogan, A. Ioffe, P. Kontorovitch, G. Ochmiansky.

« *Socialistes révolutionnaires :*

B. Kiltchevsky, A. Tchistoserdov, Mosodov, Bourmistrov, V. N. Vassiliev, Bobrov, E. Nadoletz, V. Boudarenko.

« *Anarchistes :*

Timakov, Birouline, Olonetzky. »

D'autre part, on écrit de la prison de Saratov qu'elle dépasse celles de Moscou pour le caractère abominable de son régime.

I... « Je suis dans une prison qui, même après celle de Boutyrki à Moscou, semble un enfer. On nous nourrit d'une manière ignoble et nous en mourrons. Ce qui est bien pire, c'est leur façon de nous traiter. Il y a avec moi en prison un bon nombre d'anarchistes, garçons assez paisibles, qui ont propagé les idées d'anarchisme sans violence. Ils sont battus à la moindre résistance aux ordres, les grèves de la faim restent inutiles. La plupart d'entre eux sont des ouvriers des usines de Simbirsk et de Samara. Il y a aussi des paysans. Presque pas d'intellectuels : on les envoya aussitôt à Moscou.

Il y a dans notre prison des détenus de toutes les nuances politiques : maximalistes, socialistes-révolutionnaires de gauche, socialistes-révolutionnaires de droite, mencheviks et cadets. On est emprisonné pour ses convictions, pour la seule raison d'appartenir à quelque parti politique... »

Le gouvernement bolcheviste ne persécute pas que les socialistes-révolutionnaires. Les socialistes-démocrates, les socialistes-populistes et aussi les partis bourgeois subissent également les persécutions les plus odieuses.

La statistique faite le 27 février dans deux cellules seulement de la Prison spéciale de la Tché-ka de Moscou a donné des résultats suivants.

Parmi 105 détenus 4 n'appartiennent à aucun parti; les autres sont socialistes-démocrates. 19 appartiennent au parti social-démo-

crate depuis 1 à 3 ans; 2 depuis 3 à 5, 9 depuis 5 à 10, 8 depuis 10 à 15, 42 depuis 15 à 20, 8 depuis 20 à 30 et 2 depuis plus de 30 ans. 38 n'ont jamais été arrêtés sous l'ancien régime, 22 l'ont été 1 fois, 13 2 fois, 2 de 3 à 5 fois, 18 de 5 à 10 fois, 3 plus de 10 fois.

V

Vu les conditions insupportables dans lesquelles se trouvent les détenus des prisons soviétiques, le Comité Central du Parti socialiste-révolutionnaire a adressé, le 20 novembre 1920, au Comité Central du Parti communiste russe la lettre ouverte suivante :

« Citoyens,

« Votre parti détient le pouvoir. Non seulement vous ne déguisez pas ce fait, mais vous le faites ressortir par tous les moyens et vous le confirmez dans la constitution du régime soviétique. Cela veut dire que vous portez toute la responsabilité de ce qui se fait par la volonté et au nom du gouvernement soviétique.

« Il y a actuellement à Jaroslavl une institution appelée la « Maison soviétiste de réclusion » dont l'enseigne « République socialiste fédérative et soviétiste de Russie » est surmontée de l'ancienne inscription tsariste : « Bagne central de Jaroslavl. » Dans ce bagne socialiste, on inflige la torture de la faim à plus de 60 détenus accusés uniquement, comme au vieux temps tsariste, d'appartenir au Parti S.-R. Il y a dans le nombre beaucoup de vieux militants de la cause de l'émancipation ouvrière. La révolution de février leur avait ouvert les portes du bagne, mais après une courte période de liberté, les verrous de la prison se sont refermés sur eux une fois de plus, poussés cette fois par vos mains à vous.

« Nous n'allons pas récapituler dans leur ensemble tous les événements qui ont précédé cette torture par la faim. Les détenus eux-mêmes les ont déjà fait savoir et vous en êtes suffisamment informés. Pour rappeler ces événements à votre souvenir, disons seulement que ni nos camarades ni leurs familles n'avaient été prévenus de leur transfert de la prison de Boutyrki à Jaroslavl, de sorte que les détenus n'ont pu se munir ni de linge ni de vêtements; leur transfert a été accompagné de violences et d'insultes grossières. Leur escorte a été composée à dessein d'anciens prisonniers de guerre hongrois et allemands, ne parlant presque pas le russe, et auxquels on avait fait croire que les prisonniers étaient des espions de Wrangel. Le régime de bagne auquel on a soumis nos camarades à la « Maison de réclusion soviétiste » à Jaroslavl passe en rigueur le régime du bagne central tsariste; au cours des promenades, on a interdit aux détenus, sous peine de divers châtiments, d'échanger un simple bonjour. Dans des cellules humides et froides qui n'ont pas été réparées depuis longtemps, où les moyens de chauffage manquent, où les conduites d'eau sont en mauvais état, les détenus sont

privés de chaleur, de lumière et d'air, condamnés à vivre dans la saleté et la puanteur. Si un détenu ose pour un moment s'approcher de la fenêtre, les sentinelles tirent dessus conformément aux instructions.

« Mais si les violences et les outrages, la privation d'air et de lumière, les coups de feu dirigés sur les fenêtres ressuscitent, en les aggravant peut-être, les procédés des garde-chiourmes tzaristes, la torture par la faim est une innovation du bagne « socialiste ».

« La ration alimentaire des détenus de Jaroslavl est de beaucoup inférieure aux rations que vos organes mêmes désignent comme des rations de faim. Les détenus reçoivent une livre de pain mal cuit, une soupe de betteraves avec des arêtes de harengs à déjeuner et trois ou quatre cuillerées de bouillie le soir. D'ailleurs, ces derniers temps on ne donne même plus de bouillie le soir, et la soupe de midi doit suffire aux deux repas du midi et du soir. C'est là toute l'alimentation. Tel est le régime de mort lente que vous infligez à vos prisonniers.

« Peut-être ferez-vous valoir la pénible situation alimentaire de la Russie soviétique, peut-être direz-vous que les Comités du ravitaillement ne sont pas en état d'accorder une partie de leurs réserves aux socialistes qui souffrent au bagne communiste?

« Mais la crise du ravitaillement ne justifie pas la torture par la faim de Jaroslavl. S'il en était ainsi, les organes de votre police politique n'auraient pas interdit aux détenus tout secours alimentaire venant du dehors. Au prix d'efforts et de sacrifices immenses, les familles des détenus avaient organisé la transmission des colis aux détenus de la prison de Jaroslavl. Mais le département spécial de votre commission extraordinaire a subordonné cet envoi à de telles conditions qu'en deux mois on n'a pu effectuer que deux envois. On avait essayé de remettre aux détenus de l'argent pour qu'ils puissent faire venir des produits qu'on trouve aux marchés libres, mais l'administration de la prison n'a accepté qu'une somme, qu'elle a du reste trouvé bon de confisquer immédiatement, pour couvrir les frais qui lui avaient été soi-disant causés par les actes d'obstruction des détenus de Boutyrki.

« Dans ces conditions toutes les tentatives de lutter contre la torture par la faim ont été paralysées.

« Quel besoin en avez-vous?

« Ne vous justifiez pas par l'ignorance. Vous savez, vous ne pouvez pas ne pas savoir ce qui se fait en votre nom à Jaroslavl. On en a parlé au Président du Conseil des commissaires du peuple, Lénine, et au Président du Comité Exécutif Central, Kalinine, et à beaucoup d'autres d'entre vous.

« Par les mains de vos bourreaux, dans votre chambre de tortures communistes du bagne central de Jaroslavl, vous voulez imperceptiblement, en secret, achever ce que n'avaient pas réussi les garde-chiourmes tsaristes : vous voulez tuer par les tortures de la faim les vieux militants du socialisme et de la révolution.

« Si vous déclinez la responsabilité pour la torture de la faim à Jaroslavl, faites-la cesser.

« Si vous êtes décidés à la mener jusqu'au bout, qui n'est plus loin, ayez le courage de reconnaître que dans vos prisons soviétiques vous pratiquez, sous prétexte d'isolement, un lent et affreux assassinat.

« Signé : *Le Comité Central du Parti socialiste-révolutionnaire*

« Moscou, novembre 1920. »

D'autre part, tous les socialistes russes organisés ont adressé le 22 septembre, un appel au prolétariat de l'Europe occidentale. Nous en extrayons quelques passages :

« 72 socialistes-révolutionnaires de gauche, 42 socialistes-révolutionnaires, 27 maximalistes, 80 anarchistes et 5 socialistes démocrates, écroués à la prison de Boutyrki, à Moscou, ont chargé le socialiste-révolutionnaire Boris Sokoloff de remettre cet appel aux travailleurs de l'Europe occidentale et aux socialistes européens et russes :

« On vous trompe! Jamais la situation des ouvriers n'a été aussi intolérable, jamais le règne des spéculateurs n'a été aussi complet qu'à présent. Une bourgeoisie puissante se forme dans les campagnes. Les prisons regorgent de socialistes. Les socialistes-révolutionnaires Gotz, Timofeeff, Eugénie Ratner, Védéniapine, Donskoy, Morosov, Berg, Guizetti, Sletova, les maximalistes Kamychoff (?), Neoustoeff (?) sont en prison. Le social-démocrate Zonc (?) est mort de faim. Tcherepanoff, socialiste-révolutionnaire de gauche, a été tué. »

Or, Gotz, Timofeeff, Ratner, Védéniapine, Donskoy, Morozoff, Berg sont tous membres du Comité central du parti socialiste-révolutionnaire.

A. Gotz est un des chefs les plus éminents de ce parti. En 1906, pour avoir pris part à l'attentat contre le ministre Dournovo, il fut condamné aux travaux forcés, où il resta huit ans.

E. Timofeeff a été condamné à dix ans de travaux forcés pour avoir pris part à la révolution de 1905; libéré après la révolution de mars 1917, il fut immédiatement élu au conseil des députés ouvriers d'Irkoutsk.

Eugénie Ratner, militante active du parti, a travaillé depuis 1903 dans des organisations ouvrières et paysannes. M. Védéniapine, membre du parti depuis 1901, a été aux travaux forcés; en 1918 et 1919, il a mené une lutte énergique contre Koltchak.

Le docteur D. Donskoy, vieux militant du parti, a joué en 1917 un rôle très important dans les événements révolutionnaires du Caucase, où il a exercé les fonctions de Président du Conseil régional et ministre de la Guerre.

S. Morozov et E. Berg sont des ouvriers très influents parmi leurs camarades ouvriers de Moscou et de Petrograd.

E. Berg a été président de la Conférence ouvrière de Pétrograd dont l'action a été très forte dans le mouvement ouvrier antibolcheviste.

La délégation étrangère des socialistes-démocrates menchevistes elle aussi, a publié récemment un appel adressé à tous les partis socialistes et aux associations professionnelles.

« La terreur sévit de nouveau en Russie...

« En trois mois on y a arrêté près de 2.000 membres d'un seul parti socialiste démocrate ouvrier. On arrête tous ceux qui possèdent la carte de membre du Parti, mêmes s'ils ne sont point des militants actifs. Les autres partis révolutionnaires subissent les mêmes persécutions.

« Les prisons sont bondées. Dans la prison préventive de Pétrograd chaque cellule contient aujourd'hui 7 détenus au lieu d'un seul. Pour la cruauté du traitement et le caractère antihygiénique, les conditions dans lesquelles les prisons se trouvent actuellement dépassent tout ce qui avait lieu sous l'ancien régime.

« On applique aux détenus des tortures morales. Ainsi, le camarade E. I. Dan, un des chefs du prolétariat les plus anciens et les plus émérites, a été réveillé dans la prison de Pétrograd, à 3 heures de la nuit, et on a simulé son envoi pour le lieu de l'exécution. En réalité, on l'a envoyé à la forteresse de Pierre et Paul, qui a obtenu, sous l'ancien régime, sa triste notoriété. On a fait la même chose avec les autres prisonniers de Zinoviev. Leurs femmes, pendant de longs jours, n'ont pu apprendre où étaient leurs maris, et les chefs de la prison les assuraient que, d'après tous les signes extérieurs, leurs maris étaient déjà fusillés.

« Aux autres prisonniers on propose l'élargissement à condition qu'ils signent de fausses dépositions qu'on leur dicte au sujet des « complots » inexistants.

« Dans certains endroits (Odessa), l'arrestation est précédée d'une propagation des proclamations contrefaites, signées soi-disant par les organisations socialistes et appelant au « poutch ».

« Ces faux à seule fin de provocation sont l'œuvre des commissions extraordinaires, organes de la police bolcheviste.

« Les conditions épouvantables de l'incarcération dans les prisons aboutissent aux maladies et aux cas de mort.

« Ainsi le vieux militant du parti social-démocrate Boris Batoursky a succombé à la suite du typhus attrapé dans la prison au cours duquel le secours médical opportun lui fut refusé. Notre camarade Karavkine, atteint de phtisie dangereuse, n'a pas été mis en liberté et est mort en prison.

« Les prisonniers désespérés protestent par des grèves de la faim.

« Dans la nuit du 25 avril, l'apogée de ces horreurs a été atteint, la police ayant férocement roué de coups, suivant l'ordre du gouvernement central, 300 socialistes et anarchistes amenés à la prison de Boutyrki, de Moscou, de tous les bouts de la Russie.

« Dans ladite prison les prisonniers politiques sont enfin parvenus, à force d'une lutte obstinée, à obtenir ce régime libre et supportable que les socialistes, dans tous les pays, réclament de la bourgeoisie pour les prisonniers politiques. Le journal bolcheviste *Pravda* a publié, il n'y a pas longtemps, une description minutieuse du régime dans une des prisons russes, afin de célébrer l'humanité du gouvernement bolcheviste. Les journaux communistes étrangers se sont empressés de reprendre cette description, en vue de réfuter les affirmations sur la terreur exercée par le gouvernement de Moscou. Ils ont passé sous silence le fait qu'un tel régime n'existait que dans une seule d'entre les centaines de prisons russes. Cependant bientôt après la publication de la description dans la *Pravda* l'ordre fut donné de déporter tous les prisonniers politiques de cette prison.

« Le 25 avril, la nuit, plusieurs centaines de policiers armés des pieds à la tête et un détachement de soldats ont envahi la prison. Les prisonniers endormis furent réveillés; on leur ordonna de s'habiller et de sortir. En soupçonnant le pire (les anarchistes craignaient d'être fusillés en foule), les prisonniers demandaient des explications et la présentation d'un ordre par écrit émanant des organes gouvernementaux. En réponse, les hommes armés tombaient sur chaque prisonnier, l'assommaient de coups et le traînaient déshabillé dans la cour. Ils en faisaient de même avec les femmes, parmi lesquelles il y en avait beaucoup de malades. Ils les traînaient par les cheveux, à moitié nues, en leur faisant dégringoler l'escalier et les battant également à coups de crosses. C'est ainsi que 300 social-démocrates, social-révolutionnaires de la gauche et de la droite et anarchistes ont été conduits aux gares, d'où on les envoya dans diverses prisons de province sombres et infectes. Là, dispersés et privés de tout contact avec leurs familles, ils se trouvent absolument à la merci de leurs bourreaux. »

« Tel est le tableau de la situation actuelle des prisonniers du gouvernement bolcheviste, et tout porte à croire que ce n'est là qu'un commencement. Lénine annonce dans ses articles une poursuite « impitoyable » des socialistes et des anarchistes. Nonobstant les protestations du prolétariat de Pétrograd, on fusille par centaines les matelots de Kronstadt, conduits par provocation à une révolte armée. Les émeutes continuelles des paysans désespérés sont étouffées toujours avec la même cruauté.

« Décidé à liquider sa politique communiste et tâchant de garder son pouvoir grâce aux larges concessions faites aux capitalistes étrangers et russes et aux spéculants, Lénine rencontre l'opposition de ceux des membres de son parti qui continuent à croire à l'utopie du communisme immédiat. Pour faire fléchir leur protestation, il tente d'échauffer artificiellement leur dévouement au gouvernement, en déchaînant leurs instincts terroristes et en les excitant contre les

socialistes. Par cette voie il détourne l'attention des masses bolchevistes de sa « haute politique », opportuniste en ce moment.

« Voici les motifs jésuites des répressions actuelles.

« En les dévoilant devant le socialisme international, la social-démocratie russe ne vous appelle pas, camarades, à tâcher d'agir sur les dictateurs de Moscou. Nous connaissons tous leur attitude à l'égard de l'opinion du prolétariat international. Mais nous sommes obligés de faire notre devoir envers les martyrs du socialisme prolétaire de Russie. Vous aussi, il faut que vous accomplissiez ce devoir. Le devoir de la solidarité prolétaire oblige tous les ouvriers organisés politiquement et professionnellement d'aller au secours des camarades russes, tombés victimes du terrorisme russe.

« La misère et la faim règnent dans les prisons bolchevistes. La misère règne dans les familles des plusieurs mille socialistes écroués.

« Nous appelons toutes les organisations professionnelles et celles de partis de défalquer, selon leurs moyens, une partie de leurs fonds au profit des socialistes languissant dans les prisons bolchevistes et de leurs familles.

« Puissent ces sous ouvriers ramassés dans l'Europe entière servir de reproche éloquent à ceux qui tyrannisent et torturent les représentants du prolétariat russe, divisé et précipité par eux-mêmes dans une guerre fratricide.

« Puissent apprendre les prolétaires-socialistes russes, au milieu des fêtes du 3e Congrès de l'Internationale communiste, cet ordre jésuite le plus récent se proposant de dépraver le prolétariat universel, que leurs frères d'Europe ont résonné au son des nouvelles lugubres sur les horreurs du régime bolcheviste. »

Le Bureau d'organisation central du Parti socialiste révolutionnaire a adressé, le 6 mai 1921, un appel spécial au prolétariat et aux partis socialistes de tous les pays. On y lit :

« Des centaines et des milliers de socialistes et d'anarchistes ont été arrêtés dans les villes et les villages de la fédération soviétique et enfermés dans des prisons et des camps de concentration pour la seule raison qu'ils sont socialistes et anarchistes, qu'ils ne veulent pas suivre docilement le char du parti communiste, qu'ils opposent à sa politique criminelle, néfaste pour la révolution, leur propre politique, leurs propres méthodes pour fortifier et développer la révolution.

« Les arrestations en masse des socialistes et des anarchistes emprisonnés depuis de longs mois sans qu'on ait formulé contre eux aucune accusation, ont abouti à des outrages inouïs exercés contre les détenus, à de sanglantes violences sur les socialistes.

« Dans la nuit du 25 au 26 avril, des détachements de tchékistes ont fait irruption dans les casemates où se trouvaient les socialistes-révolutionnaires, social-démocrates, socialistes-révolutionnaires de gauche et anarchistes arrêtés à Moscou et dans d'autres villes de Russie, de Sibérie et d'Ukraine. Ordre fut donné aux détenus de s'habiller et de se rassembler dans la cour de la prison.

« Les socialistes ayant voulu entrer en pourparlers avec les Tchékistes pour se faire expliquer la raison de leur transfert et le lieu de leur destination, il leur fut répondu par des insultes grossières. Ceux qui tardaient à s'habiller, y compris les femmes, furent traînés de force dans la cour, à moitié vêtus, leurs bagages furent jetés à la porte des casemates et pillés par les employés de la prison. Ceux des détenus qui essayaient de discuter étaient battus jusqu'au sang en présence de tous les autres. Plusieurs dizaines de socialistes et d'anarchistes furent ainsi malmenés et un d'entre eux (un menchevik) eut le crâne fracturé.

« Une fois dans la cour, les détenus furent placés sur des camions automobiles et conduits à diverses gares où on les introduisit dans des wagons cellulaires préparés à leur intention. Ils furent envoyés dans différentes directions, dans des prisons de Jaroslavl, Vladimir, Orel, etc.

« Des personnes qui arrivent des stations voisines de Moscou racontent qu'on entend crier des wagons : « Nous sommes des socialistes et des anarchistes arrêtés. Dites aux ouvriers qu'on nous roue de coups et qu'on nous emmène nous ne savons où. »

« On a ainsi emmené plus de 400 personnes. Quatre cents socialistes et anarchistes ayant connu la prison, la déportation et le bagne tsariste, sans argent, sans vivres, manquant de bien des choses, sont condamnés à la faim dans les vieux bagnes tzaristes. Quatre cents socialistes et anarchistes doivent de nouveau, comme au temps des tsars, essuyer dans l'Etat « socialiste » les coups et les outrages des gendarmes communistes. Quatre cents socialistes et anarchistes sont de nouveau condamnés aux tortures d'une mort lente. Le bagne tsariste reparaît sous d'autres formes dans la république « communiste ».

Les violences exercées dans les prisons de Kara, de Zerentoui, de Sakhaline et d'Odessa pendant les journées sombres du tzarisme, ne dépassent pas en atrocité les événements survenus dans la nuit du 25 au 26 avril 1921 dans la prison de Boutyrki à Moscou — capitale de la république « socialiste » et résidence de l'Internationale « communiste ».

Les horreurs de la prison communiste en Russie

Dostoiévsky dans une de ses œuvres géniales parle des horreurs de la « Maison des morts », de la prison de l'ancien régime en Russie. La « Maison des morts » du régime de Lénine, la prison communiste vaut par ses horreurs celle de l'ancien régime. Les documents que nous publions à ce sujet et dont nous garantissons l'authenticité, sont de vrais « documents humains », des observations cueillies sur le vif par quelqu'un qui a subi toutes les rigueurs de la détention dans la Russie soviétique. L'impression qui s'en dégage est d'une tristesse aussi navrante, d'une désolation aussi saisissante que tout commentaire devient superflu. Laissons parler les faits. Voilà l'exposé.

Une cité dans la cité

C'est Moscou qui est le centre d'activité de la Tchéka, la fameuse « Commission extraordinaire de lutte contre la contrerévolution ». C'est Moscou qui a créé un certain ordre dans l'activité tout d'abord fougueusement spontanée et débordante de la Commission.

C'est Moscou qui y a mis l'esprit de « système », la netteté de classification « scientifique », les procédés « statistiques » qui constituent le propre de toute bureaucratie soviétiste qui se respecte.

A commencer tout d'abord par la maison, qui est le siège de la fameuse Commission. C'est une maison d'aspect tout à fait bourgeois, tout à fait respectable et personne ne sait, comme a dit une fois en une autre occasion Zola, ce qui « se passe derrière l'acajou et les cuivres de ses portes ». Cette maison se trouve au beau centre de la ville entre la Grande et la Petite Loubianka. Elle a jadis été le siège d'une « Société d'assurance » et rien dans son aspect extérieur ne révèle qu'elle ait été affectée à un autre usage. Rien, en dehors d'un petit détail insignifiant ; la maison est gardée par une sentinelle qui appartient à la « Vochra » (armée destinée à la protection intérieure), ce qui, en langage de l'ancien régime, pourrait être traduit par « corps spécial de gendarmerie ».

A l'intérieur de la maison on peut déjà relever les traces d'une division de l'espace et du travail très rigoureuse et adoptée aux besoins spéciaux de ce triste lieu. Il y a des locaux pour les « contrerévolutionnaires », pour les criminels de droit commun, de tout âge, sexe, nationalité, etc. Il y a des souterrains qui servent de cachots, il y en a d'autres, où l'on fusille les gens, il y a toute une hiérarchie administrative, y inclus le bourreau et le « *préposé à l'enregistrement des corps* » (lisez : cadavres), car dans une administration bolchevique cet emploi de statisticien lugubre est de toute utilité.

Les arrêtés

La sollicitude des membres de la « Tchéka » a changé d'objet depuis que la Commission a été constituée. Tout d'abord c'étaient les représentants de l'ancien régime, les « gardes-blancs », qui étaient sujets à persécution. Maintenant le zèle de la Commission se porte surtout sur les *partis socialistes dissidents* : les socialistes-révolutionnaires et les mencheviks. Comme tout parti arrivé au pouvoir par la violence, les bolchéviks souffrent du mal particulier des usurpateurs, de la manie de la persécution. Pendant les accès périodiques de ce mal ils font la chasse aux socialistes dissidents et pour économiser le travail de la Commission Extraordinaire, il existe les *listes fixes* établies une fois pour toutes et qui contiennent les noms des personnalités suspectes dans les rangs des partis socialistes. L'humeur bolchéviste a donné à ces gens le surnom ironique de « cyclistes » (des gens qui sont arrêtés périodiquement, par « cycles »). Il

s'est produit chez les « cyclistes » une espèce d'adaptation à l'état d'arrestation chronique qui les menace. Leur valise est toujours faite pour les accompagner quand l'automobile de la « Commission Extraordinaire » vient les prendre.

En dehors des « cyclistes », il y a les gens avec lesquels on use plus de civilité. Ce sont les socialistes d'importance, à la recherche desquels on détache des agents provocateurs, des espions et d'autres « spécialistes ».

Une fois les arrestations faites, les personnes arrêtées sont dirigées dans la maison d'aspect bourgeois de la Loubianka, où elles doivent subir maintes pérégrinations, comme des âmes qui vont au purgatoire.

Tout d'abord on les trie et les classe au « Commandement » de la Commission Extraordinaire selon tous les procédés d'une statistique rigoureusement scientifique. On écrit de nombreuses quittances, après avoir dépouillé les arrêtés de tout ce qu'ils possèdent ; on leur fait remplir de nombreuses feuilles avec des questionnaires extrêmement nourris.

On met les arrêtés dans une grande cellule commune, où des bons bourgeois voisinent avec des socialistes convaincus, où des employés soviétistes, inculpés de corruption administrative, partagent le maigre repas de la prison avec des communistes étrangers venus pour faire une brillante carrière en Russie soviétique et des espionnes dont l'emploi consiste à préparer des données pour l'instruction des affaires en cours.

La ration alimentaire est la même pour tout le monde. Un bol d'une maigre soupe et 200 grammes de pain bis. C'est la ration que l'on distribue deux fois par jour à tous les détenus.

Le triage fait, une partie des arrêtés est relâchée, les autres au contraire passent du purgatoire au cercle interne de « l'enfer bolchévique ».

La prison interne de la Commission Extraordinaire

La prison interne de la Commission Extraordinaire se dérobe à l'œil de l'observateur sous l'enceinte épaisse des murs de l'ancienne « Société d'assurance », qui l'entourent de tous les côtés. Comme la maison de la Commission Extraordinaire, la prison avait, elle aussi, été destinée à un usage bien plus civil. C'est tout simplement un ancien hôtel, dont les chambres ont été adaptées comme cellules de prison. Le service est fait par des lettons silencieux, discrets et d'une cruauté froide et calculée. On se meut sans bruit dans cette « maison morte », on y parle à mi-voix, on fait tout ce qu'il « faut faire » et l'on ne répond pas à une seule question superflue.

En entrant dans la prison interne, il faut y laisser non seulement tout espoir, comme à l'entrée de l'enfer de Dante, mais aussi toute chose qui serve à la communication avec le monde de dehors, car l'on est perquisitionné pour la quatrième fois depuis l'entrée dans

les domaines de la « Tchéka », et il est tout à fait impossible d'emporter avec soi le moindre petit bout de crayon ou de papier.

Les chambres ont été transformées conformément à leur destination nouvelle. Les carreaux des fenêtres sont peints en blanc, de fortes barres de fer les protègent, à travers une petite ouverture l'on voit à peine un bout de ciel bleu. « L'œil » pratiqué dans la porte met le détenu jour et nuit à la merci du gardien. La clef ferme la porte de dehors seulement.

Le régime de la prison est infiniment plus sévère que celui de la prison tsariste.

Il est absolument défendu de *fumer*, de lire des *livres* et des *journaux;* il n'y a pas de *promenades* quotidiennes, ni d'*entrevues* autorisées avec les membres de la famille ou des amis — toutes choses admises et tolérées dans les prisons de l'ancien régime.

Pour isoler les détenus et pour empêcher toute sorte d'accords et de complots entre eux, on leur applique un système qu'il serait facile de qualifier comme le système de la « *salade russe* ». Des cellules isolées ne sont réservées qu'aux personnages d'importance. Les autres sont casés dans des cellules communes, mais on les dose selon toutes les règles d'un mélange scientifique. C'est-à-dire on place dans chaque chambrée un spécimen de socialiste, un autre spécimen de spéculateur, de garde-blanc, de fonctionnaire accusé de corruption, de membre de la « Tchéka » dégradé, et en cas de nécessité un espion stylé. Parmi ces gens que tout sépare et que rien ne rattache entre eux, il est bien difficile qu'il se forme des « associations » qui fomentent des complots, etc., etc. Et ce mélange savant destiné à empêcher toute forme d'affinité chimique parmi des éléments aussi hétérogènes, n'a qu'une seule et unique destination : celle de jeter la discorde parmi les détenus et d'empêcher toute action concertée.

Tous les moments de la vie des détenus sont surveillés, même les plus intimes. L'œil du gardien les poursuit jusque dans les lieux d'aisance, où tous les détenus sont conduits par équipes deux ou trois fois par jour. Les gardiens inspectionnent soigneusement les lieux d'aisance, effacent les inscriptions des murs qui pourraient servir de moyen de correspondance entre les détenus. La pudeur des femmes est cruellement outragée par les gardiens, qui les surveillent continuellement par l' « œil » pratiqué dans la porte des cabinets.

Si le régime de l'isolement moral est cruel en lui-même, le régime de sous-alimentation systématique qui vient s'y ajouter achève l'œuvre néfaste du geôlier bolchevique. Les détenus, privés de lumière, d'air, de promenades, ne recevant jamais un livre, ni autre imprimé, finissent par dépérir physiquement et moralement. Le scorbut, la tuberculose, les maladies mentales font rage parmi les détenus. Beaucoup d'entre eux s'éteignent avant que le bourreau fasse son œuvre et *délivre l'Etat bolchevique de ses ennemis*.

L'interrogatoire

Le silence et la monotonie de la vie de prison cèdent la place à une certaine animation, quand la nuit descend sur la « maison morte ». C'est l'appareil d'instruction de la « Tchéka » qui se met à son travail nocturne.

Une longue rangée de chambres coupée par des cloisons, des machines avec leur tic-tac monotone de dactylographes, une gerbe de lumière qui quelquefois jaillit par une porte entr'ouverte — voilà l'aspect que la prison prend la nuit.

L'arrêté est réveillé en sursaut. Où le conduira-t-on? Qui l'attend? Le bourreau, le juge d'instruction? Ou est-ce la liberté — rêve qui le hante depuis longtemps? Il ne sait rien jusqu'au dernier moment, où on l'introduit chez le juge d'instruction.

Les fonctions de la « Tchéka » en matière d'instruction sont rigoureusement soumises au principe de la division du travail. Nous voilà loin des temps premiers, quand le juge, l'instruction accomplie, fusillait de sa propre main l'accusé. Maintenant on ne procède plus de façon aussi sommaire. Les responsabilités sont nettement délimitées; il y a des *juges d'instruction* tout à fait *spécialistes*. Les uns s'occupent des *socialistes* en distinguant bien entendu les socialistes-révolutionnaires des menchéviks; il y en a d'autres qui ne s'occupent que de *corruption administrative;* il y a des spécialistes pour les *spéculateurs*, pour les *gardes blancs*. A chacun sa besogne. Chaque spécialiste a dans son bureau de beaux diagrammes, des graphiques qui représentent tout un système planétaire : les leaders du parti au milieu, des personnages de moindre importance englobés dans le système planétaire qui les entoure.

Si les détenus sont connus, ils ont leur place dans le système planétaire assignée d'avance. Si c'est la première fois qu'ils se présentent à l'œil du spécialiste compétent, ils se trouvent classés avec une précision toute mathématique dans le système astronomique correspondant.

Pourtant les socialistes jouissent d'un certain privilège à côté des autres accusés. Si les criminels de droit commun finissent leur existence dans le souterrain du bourreau, les socialistes en très grande partie sont condamnés à une période de détention plus prolongée. Les « *planètes* » sont des habitants des prisons très stables, quant aux astres de moindre importance, on les enferme ou on les laisse libres selon la pluie ou le beau temps soviétiste.

Le dernier chaînon

Mon esquisse, dit l'auteur du « document humain », ne serait pas complète, si je ne parlais pas de la conséquence la plus terrible du Coup d'Etat d'octobre, de la terreur du régime soviétiste, qui engloutit des milliers et des milliers de vies humaines.

Nous ne frissonnons plus quand on nous parle de la terreur. On se fait à tout dans cette tourmente continuelle qui nous entoure. La terreur est comme auparavant un élément de notre vie quotidienne, mais elle a pris des formes organisées.

Le « souterrain des exécutions » existe toujours. Le bourreau existe toujours, mais il attend patiemment « l'ordre » qui accompagne la condamnation à mort.

Alors il se met tranquillement à la besogne. Toutes les formalités sont accomplies...

Il conduit sa victime dans le souterrain et il lui décharge tranquillement son revolver Colt dans la nuque.

Il choisit le revolver Colt puisqu'il est de grand calibre et il le décharge dans la nuque, puisque *cette décharge réduit la tête en bouillie, et rend la reconnaissance de la victime impossible.*

Le cadavre est transmis au « Préposé à l'enregistrement des corps ». De nouveaux ordres, de nouveaux exécuteurs et le cycle des opérations de la « Tchéka » est clos.

Le bourreau va se reposer, range ses documents justificatifs et emporte ce qui reste des effets de la victime. Le gouvernement soviétiste rétribue largement ses bourreaux pour le travail de toute importance et de haute responsabilité qu'ils font.

Pourtant le travail n'est pas facile. Et quelquefois les nerfs même des bourreaux de la « Tchéka » ne résistent pas. Il y en a parmi eux *qui deviennent fous.*

La lacune, du reste, est tout de suite comblée. Un autre candidat prend la place du bourreau trop humanitaire. La rubrique de l'ordre contient tout simplement un autre nom et le revolver est déchargé par une autre main...

Tel est le système de la prison communiste, telle est la division de travail modèle qui a succédé au désarroi et aux exécutions sanglantes et imprévues des premiers temps. Si une délégation du « Cominterne » (Comité de la IIIe Internationale) se proposait de faire une enquête sur la situation des prisons, combien ne serait-elle agréablement surprise, en voyant les beaux diagrammes scientifiques et en constatant le silence de « bon ton » dans la « Prison interne ».

« Pourtant, dit l'auteur du « document humain », tout le monde sait que « dans le silence de tombe » qui règne dans la prison, de vieux militants socialistes, qui ont subi toutes les rigueurs de la détention avant la révolution, se donnent la mort dans une prison aussi « humanitaire » et refusent la nourriture pendant de longues semaines, sans réussir à obtenir des concessions de l'administration communiste, d'une cruauté froide, figée dans son indifférence glaciale. »

Le document que nous donnons est signé : *Moscou, juin* 1921. *Lubianka. Prison interne de la Tchéka Un Témoin oculaire.*

« Privés de l'appui des masses, s'étant trouvés face à face avec un large mouvement populaire, les communistes se sont décidés à

étouffer le mécontentement du peuple à coups de bâton. Dans leur folie, ils n'ont pas compris qu'en frappant et en massacrant les socialistes, ils ne font que compromettre leur propre politique aux yeux du prolétariat international, en montrant le prix qu'on peut attacher à leurs promesses mensongères.

« *Tout le prolétariat international doit lever la voix pour la défense de la vie et de la dignité des socialistes et des anarchistes russes.*

« *Au nom du bureau du parti socialiste-révolutionnaire, nous invitons la démocratie socialiste du monde entier sans distinction de parti et de tendances à joindre leur voix à notre protestation. Nous invitons tous les partis socialistes, tous les Syndicats professionnels à exercer une pression énergique sur le parti communiste russe pour l'obliger à renoncer à l'extermination de la démocratie socialiste russe (Moscou, le 6 mai* 1921) ».

VI

Nous avons produit un nombre suffisant de données documentaires. Elles parlent bien haut, elles crient à l'opinion publique de l'Europe Occidentale qui ne fut jamais sourde aux gémissements lui parvenant des chambres de torture russes.

Il est indispensable que maintenant, de même qu'il y a dix ans, la voix des intellectuels européens, la voix de la démocratie et avant tout la voix de la classe ouvrière et de partis socialistes retentisse enfin.

Nous nous adressons à la démocratie entière de l'Europe Occidentale, à tous les organes qui la représentent, aux partis socialistes et démocratiques, à la Ligue de Défense des Droits de l'Homme et du Citoyen, à la presse, aux corporations ouvrières, aux associations des savants et des artistes. Nous les invitons, comme 10-15 ans auparavant, à se réunir afin de protester énergiquement contre les meurtres, les flagellations et les outrages pratiqués par le pouvoir bolcheviste et ses agents sur des milliers de prisonniers d'Etat.

Il faut enlever cette tache infâme de la culture et de la civilisation européennes, car le silence de la démocratie de l'Europe serait une réconciliation indirecte avec ce régime de violation des droits de l'homme et du citoyen. En enfermant son ennemi, le gouvernement n'a plus aucune raison de craindre cet ennemi désarmé. La terreur à l'égard des prisonniers est la manifestation la plus ignoble de la vengeance et de la haine.

Mais le silence en Europe est rarement troublé par des voix qui protestent, et le pouvoir des Soviets, dans la menace dont l'ombre se projette sur son existence, et sous l'impulsion de cruauté qui le gagne, de plus en plus, poursuit son œuvre d'écrasement des intellectuels

russes, des ouvriers organisés et des paysans avec un raffinement inouï de terreur. Il y a des dizaines d'exécutés dont tout le crime consiste à avoir élaboré des questions de « self-government » ou d'avoir donné à la presse étrangère des informations sur l'industrie du naphte en Russie.

Nous donnons *in extenso* la liste de ceux qui ont été exécutés à la fin d'août 1921 pour avoir « fomenté un complot contre le gouvernement des Soviets ». Leur nombre est de 61. L'acte d'accusation contient de façon détaillée les griefs formulés contre chacun parmi eux. Voilà la liste :

Le professeur W. N. Tagantseff, G. G. Maximoff, K. D. Toumanoff, G. K. Popoff, le professeur N. I. Lasarewsky, S. A. Ouchtomsky, Mme N. F. Tagantseva, le professeur M. M. Tichvinsky, W. M. Kozlowsky, T. N. Arngold, P. W. Lebedeff, W. I. Orlowsky, Mme N. G. Skariatina, A. F. Bakh, Mme E. G. Manouchina, G. D. Dimitrieff, N. V. Kountzevitch, V. G. Zolotouchin, Mme O. P. Rafailova, G. L. Bielostozky, V. P. Akimoff-Peretz, Mme V. K. Akimova-Peretz, A. D. Kirpitcheff, I. D. Kalatcheff, V. K. Zaouistinsky, Mme Olga S. Lound, Mme W. N. Timofeieva, Mme A. N. Perminova, S. G. Gimmelfarb, le poète N. S. Goumileff, N. I. Iastreboff, B. N. Demidoff, A. I. Fedoroff, F. A. Komarova, Mme O. V. Golenistcheva-Koutouzova, N. M. Podnia, L. A. Guisetti, S. I. Romanoff, A. V. Maziewsky, Mme Malvina V. Karlovitch, V. P. Matvieieff, I. M. Michailoff, G. M. Prjonowsky, S. V. Choullenbourg, B. M. Perminoff, G. C. Roop, S. S. Serguéieff, I. E. Appleieff, Mme Karoline M. Zouber, S. V. Zouber, A. I. Lapine, P. V. Istchenko, R. B. Romeiko, O. A. Nitzky, A. O. Veky, Mme Elise Puss, Mme E. A. Antipova, V. G. Chvédoff, M. A. Komaroff.

Tous ces noms ne disent rien au lecteur.

Pour apporter un peu de clarté, nous dirons qu'il y a parmi eux beaucoup de jeunes gens de 20 à 26 ans à peu près. Il y en a peu qui aient dépassé la trentaine. Quatorze femmes, les sœurs de la Croix-Rouge et aussi des femmes qui ont partagé le sort de leurs maris! Parmi elles, trois vieilles femmes, dont tout le crime consiste à avoir quelquefois abrité les « conspirateurs contre le régime soviétiste ». La plupart des exécutés n'appartiennent à aucun parti politique. Il y a quelques communistes, des employés des Soviets, beaucoup de marins et d'ouvriers. Parmi ces hommes sortis en grande partie du peuple (ce qui ne paraît pas dénoter des attaches extrêmement fortes entre le gouvernement des « ouvriers et paysans » et les gouvernés), émergent quelques intellectuels de haute valeur :

En premier lieu, le professeur N. Lazarevsky excellent juriste, homme de tendances démocratiques, mais n'appartenant à aucun des partis politiques existants. L'accusation, sous le coup de laquelle il a perdu la vie, est des plus absurdes qu'on puisse imaginer. On

l'accuse d'avoir voulu renverser « l'ordre existant » en travaillant à une œuvre sur la réforme du gouvernement local. Or, le professeur Lazarewsky, un des plus fins connaisseurs du droit administratif russe, a réellement écrit une œuvre volumineuse sur la réforme du « self-gouvernement » russe, publiée en 1906 et dont il préparait actuellement une nouvelle édition.

Le professeur Tichvinsky, naturaliste distingué, qui dans sa jeunesse appartenait au groupe de « l'Emancipation du Travail » (groupe socialiste-démocrate de Pléchanoff), mais avait depuis longtemps renoncé à toute activité politique. L'accusation qui pesait sur lui était plus compromettante encore que l'acte mis à la charge du professeur Lazarevsky. Il était accusé d'avoir fait un rapport sur l'industrie du naphte pour l'industriel Nobel à Stockholm. Comme si les bolcheviks avant lui n'avaient fait de nombreux rapports sur les diverses branches de l'industrie, afin de capter des concessionnaires en Europe.

Le Professeur V. N. Tagantzeff, géographe, n'appartenant à aucun parti politique, fils de l'illustre historien du droit russe, Tagantzeff. Sa femme N. F. Tagantzeva périt toute jeune (26 ans à peine) pour avoir aidé son mari dans le recel d'autres « malfaiteurs ». Le père — une des gloires de la science russe — martyrisé depuis longtemps par les bolchéviks, qui ne lui laissent aucune liberté dans son travail intellectuel, doit survivre à ses deux enfants.

Enfin Goumileff, poète de talent, n'appartenant à aucun parti politique. On l'a accusé d'avoir « collaboré aux proclamations de l' « organisation de combat ». Il est vrai qu'il avait tout récemment publié un volume de poésies, la *Tente*, qu'il était épris de l'Orient, qu'il avait traduit merveilleusement les *Emaux et Camées* de Théophile Gautier. Il est vrai aussi qu'il se préparait à « prendre un bâton, à mettre son sac sur l'épaule et à s'en aller à l'étranger », comme il écrivait à un de ses amis. Mais est-ce que toutes ces choses regardent la « Tchéka » qui lui attribue peut-être les proclamations fabriquées par elle-même ?

Après avoir accompli son œuvre sanglante au mois d'août à Petrograd, le pouvoir des Soviets vient de jeter en prison les membres du « Comité de Secours Panrusse de Moscou », tout en cherchant d'établir un lien de parenté entre eux et les « conspirateurs » de Petrograd.

Les prisons regorgent de nouveau de détenus. Le sang coule et le martyre ne finit jamais... L'opinion publique européenne, le sentiment humanitaire de l'Europe entière devraient finalement s'émouvoir et protester hautement contre ce renouvellement des méthodes pratiquées par le régime tsariste.

La Russie est déchirée par la faim, le froid, les épidémies. Ce sont des fléaux qu'on peut combattre et qu'on combat. Mais les intellectuels russes, les paysans, les ouvriers périssent sous les coups de la

terreur bolchéviste. C'est contre cette terreur qu'il faut élever la voix, et la démocratie européenne doit trouver le courage pour le faire comme elle l'a fait avant 1917 quand les prisons tsaristes étaient pleines d'adversaires de l'ancien régime politique. Et hélas — il faut le dire — les procédés de la terreur bolchéviste ne le cèdent en rien aux procédés de l'ancien régime. Dans la plupart des cas, ils le dépassent par leur raffinement de cruauté.

END OF
TITLE